

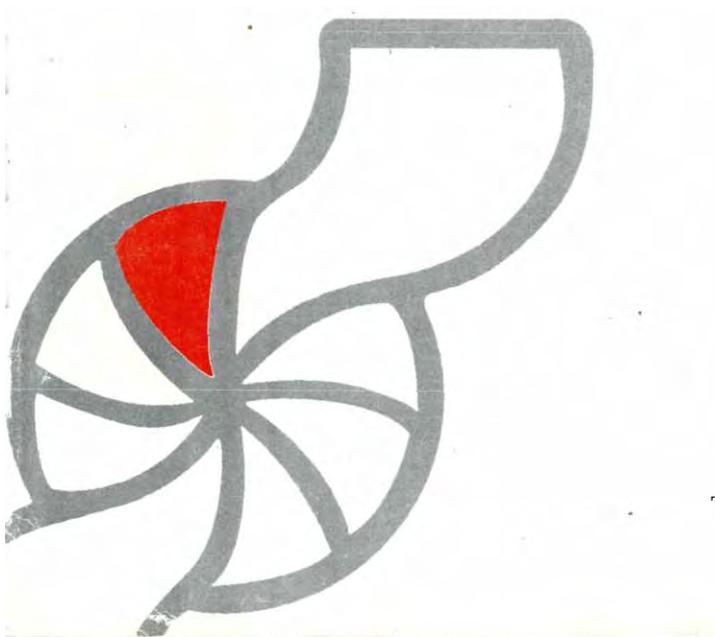
ONDAREAREN EGUNAK

JOURNEES DU PATRIMOINE

IRISARRI 1994

Mintzaldien txostenak

Actes des interventions



Euskal Kultur Erakundea
Institut Culturel Basque
Château LOTA Jauregia
B.P. 6
64480 UZTARITZE - USTARITZ
Tél. 59.93.25.25 - Fax. 59.93.06.84

Irisarriko ONDAREAREN EGUNEN
bigarren edizioa
1994-eko Urriaren 15 eta 16an

iragan da.

*La seconde édition des Journées du
Patrimoine s'est déroulée à Irissarry
les 15 et 16 Octobre 1994.*

Antolatzaile / *Organisateur :*
Euskal Kultur Erakundea /
Institut Culturel Basque

Laguntzaile / *Avec le concours de :*

- P.A. departamenduko Kontseilu
Orokorra / *Conseil Général des
Pyrénées Atlantiques*
- Akitaniako Kultur Ekintzen
Zuzendaritza / *Direction Régionale
des Affaires Culturelles*
- Euskal Erakustokia / *Musée Basque*
- Irisarriko herria / *Commune
d'Irissarry*
- Lantegiak / *Entreprises :*
Etchart S.A., S.EI
- Haize Berri Kultur Etxea / *Centre
Culturel Haize Berri*
- Lauburu elkarte / *Association
Lauburu*
- C.A.U.E. elkarte / *Conseil
d'Architecture d'Urbanisme et de
l'Environnement*
- Kostaldeko Arkitektura Artxiiboak /
*Archives d'Architecture de la Côte
Basque*

Esker beroenak Ondarearen
Egunetan parte hartu duten elkarte
eta erakunde guzietan.

*Remerciements à toutes
les associations et organismes
qui ont pris part au Forum d'Irissarry
ainsi qu'à Mano Curutcharry, Claude
Labat, Xemartin Bachoc, Mikel Duvert
et Panpi Acheritogaray*

Actes publiés avec la participation de
la Société des Amis du Musée Basque



Euskal Herrian bizi eta eraiki

Habiter et construire en Pays Basque

L'architecture: une question de sens

Mintzaldien txostenak

Actes des interventions

**Mintzaldien txostenak Euskal Kultur
Erakundeak argitaratu ditu**

*Actes des interventions publiés par
l'Institut*

Culturel Basque

N° ISBN zenbakia : 2-950 7006-4-0

Inprimatzaile / Impression : Arizmendi

**Document numérisé le 29-07-2013 à partir
d'un scan d'un exemplaire papier avec
reconnaissance de caractères.**

Munduko leku maitena
Zuri zor dautzut naizena
Izana eta izena.

XALBADOR

"Tout de l'habitat, de l'architecture d'une société ne se réduit pas à la maison, pas plus que la famille n'est toute la matière sociale. Si les études consacrées à l'architecture vernaculaire, à son analyse, à ses significations et aux mesures à prendre pour assurer sa sauvegarde peuvent être regroupées à l'enseigne de la maison, c'est que celle-ci est à la société ce que le noyau est au fruit et à l'arbre : elle contient tout ce qui lui permet de se reproduire (...) La maison est à l'architecture ce que la famille est à la société, à la fois figure centrale et emblème".

Isac CHIVA

NUN ZER / SOMMAIRE

Aitzin solasa / <i>Avant-Propos</i> Txomin HEGUY	4
Sar Hitza / <i>Introduction</i> Claude LABAT	6
Lehen Zatia / <i>Première Séquence</i>	
Sinboloen erran nahia / <i>Le sens des symboles</i> Jean-Baptiste ORPUSTAN	10
Maité LAFOURCADE	17
Mikel DUVERT	21
Bigarren Zatia / <i>Deuxième Séquence</i> Historiaren lekukotasuna / <i>Le sens de l'Histoire</i>	
Jean-Luc TOBIE	40
Pierre LABORDE	46
Jacky CRUCHON	51
Hirugarren Zatia / <i>Troisième Séquence</i> Erresponsabilitateen eragina / <i>Le sens des responsabilités</i>	
Agnès FRAPIN	57
Philippe FENOT	62
J.M. ETCHART	65
Michel BERGER	68
Laugarren Zatia / <i>Quatrième Séquence</i> Sorkuntzaren hatsa / <i>Le sens de la création</i>	
Robert ANDRE	76
Hervé SORIANO	79
Xabi LEIBAR	82
Argi OXANDABARATS	86
Eliane MENDIBOURE	90
Bosgarren Zatia / <i>Cinquième Séquence</i> Eztabaida : zati hautaruak / <i>Débat : morceaux choisis</i>	94

AITZIN SOLASA / *AVANT-PROPOS*

Txomin HEGUY

Euskal Kultur Erakundearen zuzendaria

Directeur de l'Institut culturel basque

Irisarriko bigarren Ondarearen Egunak finkatzean, Euskal Kultur Erakundeak ez du tipustapasteko erabaki baten ondorioz "Etxegintza eta Arkitektura Euskal Herrian" gaia hartu. Urte batez hain zuzen, funts horretaz ikusi eta entzun ditugunek naturalki eraman gaituzte hautu horren egitera : Pagoileta etxeari buruzko ikerketa, Argitu hezkuntza zerbitzuak antolatu formakuntza egunak, dokumentu berri batzuen argitaratzeko C.A.U.E. elkarteak duen nahikeria, Kostaldeko Arkitektura Artxiboen lanak, arkitekto gazte batzuen ikusmolde harrotzaileak...

Gertakari horiek sortu harreman eta eztabaida guzieren esker, gai horrek pixkanaka osoki bereganatu nau, kultur erakunde baten arduradun naizelakotz baina oroz gainetik herritar bezala.

Etxea, karrika. Barnea, kanpoa. Lana, atsedena.

Ingurumen naturala, ingurumen artifiziala. Argia, iluntasuna.

Ondarea, modernitatea. Ohidura, sorkuntza.

Libertatea, erresponsabilitate soziala.

Bakartasuna, elkartasuna. Ezdeuskeria, nortasuna...

Etxegintza eta arkitektura gai horri lotuak diren hitz horiek guziak, giltza batzu dira jakitatea, pentsamoldea eta irudimenaren hazteko, gizarte zoriontsuago baten eraikitzearen bidean.

Dokumentu honek Irisarriko mintzaldi eta erran premiatsuak biltzen ditu. Jakinez, beharrezkoa den eztabaida hori ez dela hortan gelditzen.

Bilduma honetan aurkituko dituzuen txosten erakargarri horien egileak zintzoki eskertu nahi ditut.

Terexa Lekumberri eta Claude Labat adiskideeri aldiz, Irisarriko momentu eder eta baliagarri horretan baitute zer ikusirik, nire eskerronik beroena adierazi nahi diet.

La proposition de l'Institut Culturel Basque de réfléchir ensemble sur l'habitat et l'architecture en Pays Basque dans le cadre des Secondes Journées du Patrimoine d'Irissarry ne doit rien au hasard.

En effet, depuis plus d'un an, nombreux ont été les faits et signes qui nous ont naturellement imposé le sujet : recherche engagée sur Pagoileta, journées de formation du service éducatif ARGITU , projet du C.A.U.E. d'éditer de nouvelles publications à vocation pédagogique, travaux des Archives d'Architecture de la Côte Basque, interpellation de jeunes architectes...

A l'occasion de tous ces événements, au fur et à mesure de nos discussions et divers contacts, je me suis senti profondément concerné par les questions posées, en tant que responsable d'un organisme culturel mais davantage encore en tant que citoyen.

Maison, rue. Intérieur, extérieur. Travail, loisir.

Paysage naturel, paysage artificiel. Lumière, obscurité.

Patrimoine, modernité. Tradition, création. Liberté, responsabilité sociale. Solitude, solidarité. Anonymat, identité.

Autant de mots-clés contenus ou induits par ce thème de l'habitat et l'architecture, pour ouvrir grandes les portes de la connaissance, de la pensée et de l'imaginaire et influencer ainsi l'édification d'une société plus harmonieuse.

Ce document rend fidèlement compte des riches interventions et réactions qui ont émaillé le débat public d'Irissarry, moment privilégié -et non aboutissement- d'une réflexion à poursuivre et démultiplier.

Que les différents intervenants et auteurs des communications publiées dans cet ouvrage soient chaleureusement remerciés de leur passionnante contribution.

Quant à Terexa Lekumberri et Claude Labat sans qui cette belle aventure n'aurait pas été, je tiens à leur dire toute ma gratitude et mon amitié.

SAR HITZA / *INTRODUCTION*

Claude LABAT
LAUBURU Elkarteko kidea
Membre de l'association LAUBURU

En choisissant le thème de l'architecture pour les secondes Journées du Patrimoine Basque, l'Institut Culturel Basque savait pertinemment qu'il serait bien accueilli. Car l'architecture basque est une réalité qui a "pignon sur rue" pourrait-on dire...

Mais justement, c'est parce que l'architecture basque est une réalité considérée comme incontournable qu'elle arrive, en cette fin de siècle, à ne plus pouvoir se dégager de sa position de référence. Le domaine de l'architecture est révélateur d'une perception étriquée de la culture. En effet, faute d'avoir veillé à l'essentiel - la vie - on a fossilisé des formes rassurantes au détriment de la création authentique : celle qui exprime la vie, et l'évolution de la vie.

Lors d'un débat sur ce même thème qui a eu lieu à Mauléon cet été, on citait le cas de ces personnes, basques ou non, qui n'hésitent pas à faire construire une "copie de maison basque" (entendez "ferme" du Labourd) dans un lotissement urbain alors qu'ils conçoivent l'équipement intérieur de façon contemporaine voire ultra-moderne. Pour le côté visible : la référence à la tradition est donc de mise ; pour l'intérieur : pas de concession à la modernité. Bref, tout se passe comme si la culture basque était (au sens propre et figuré) une culture de façade, une culture handicapée car muette et inopérante de l'intérieur pour éclairer la vie dans sa quotidienneté.

Allons encore plus loin, au risque d'entamer déjà le débat...

Il existe des groupes de rock basque, qui se revendiquent groupes de rock et basques...

Personne ne songe à mettre en doute que Mizel Théret est un chorégraphe basque...

On connaît nombre de sculpteurs mondialement connus comme sculpteurs basques...

Peio Serbielle qui passe régulièrement sur les ondes de France Inter (réseau national) est présenté comme chanteur basque et, à mon humble avis, il l'est...

Alors pourquoi ne parle-t-on d'architecture basque aujourd'hui autrement que pour les pavillons "clé-en-main" qui érigent le respect de la tradition en argument de vente ? Ne peut-on concevoir dans ce pays des maisons, des immeubles, des bâtiments publics, des rues, des places, des quartiers, des lotissements auxquels on collerait sans honte l'adjectif "basque" ? Non pas pour des raisons de coloris rouges ou verts mais parce que ces architectures offriraient un cadre de vie - un habitat - digne de l'essentiel : la vie et non la survie des hommes et des femmes de ce pays.

C'est le sens du débat que nous ouvrons. Car l'architecture est d'abord une question de sens !

LEHEN ZATIA / *PREMIERE SEQUENCE*

SINBOLOEN ERRAN NAHIA

Le sens des symboles

En même temps, il est urgent de viser tout autant pour l'artiste contemporain que pour notre peuple étanché dans sa tradition créatrice, un vocabulaire complet de symboles (visuels, phoniques, gestes), mythes et légendes : la terre commune de nos racines et de nos imaginations linguistiques, de notre plus intime et ancienne façon de vivre. Il y a des mythes qu'il faut détruire parce qu'épuisés et d'autres qu'il faut réinventer comme programmes d'action.

Jorge OTEIZA
Sculpteur

"Il y a très longtemps, lorsque le temps n'avait ni compte ni mesure, nous habitons cette terre sous les rayons du soleil et à la vue de tous. Maintes fois on a voulu nous mettre en fuite lors de l'expulsion des "gentils" mais on n'a pas pu nous faire abandonner notre sol. Nos noms et surnoms, anciens ou récents, ne sont pas tombés dans l'oubli ; pour cette raison peut-être : la seule langue que nous connaissions a été préservée".

Luis MICHELENA
Philologue

Euskal etxeen izenak erraiten ote dauku noiz eraikiak
izan diren ?

*Le nom des maisons basques peut-il nous renseigner
sur leur ancienneté, c'est-à-dire sur l'époque de leur
première fondation ?*

Jean-Baptiste ORPUSTAN

Unibertsitateko erakaslea
Professeur d'Université

Il me semble que sous cette forme la question inscrite dans le programme de ce débat ("*Le nom des maisons est-il le reflet de l'époque de construction ?*") devient un peu plus explicite, et un peu plus prudente. La réponse n'en est pas pour autant facilitée : ce n'est ni un *n o n* pur et simple, ni encore moins si je puis dire, un *oui* clair et net. Ce sera, au mieux, quelque chose comme ceci : *parfois oui, mais très approximativement, et en général très peu ou pas du tout*. En effet, c'est seulement la documentation écrite qui permet de dire qu'une maison existe à telle époque donnée ; mais elle ne dit presque jamais *depuis quand elle existe*.

Il est très exceptionnel qu'un document précise quelque chose comme "*maisons nouvellement peuplées*", *peupler* correspondant alors à *fonder* puis *habiter* : autant dire qu'on ne nomme presque jamais l'acte de *bâtir, construire*, qui est le plus important peut-être de notre point de vue. Ainsi, à Aincille en Cize, le compte de 1344 dit : "*una casa nuevo poblada en Ancil clamada harbazan*", indiquant une époque récente de fondation, début du XIV^{ème} siècle, et aussi un nom "exogène", ce qui est fort rare en toponymie basque ancienne (mais le pays de Cize, pays de la *chaussée* et des cols, est un lieu fort couru dans ces temps-là), l'un des *Barbazan* des Hautes-Pyrénées ou Haute-Garonne dont devait être originaire le premier occupant.

Une mention semblable se trouve dans le compte navarrais de 1349 pour quatre maisons d'Irissarry (*Berro, Samau, Arnabarr, Helorrieta*) qui sont dites "*casas pobladas en Irissarri*", sous-entendant qu'elles sont "*nouvellement, récemment peuplées*", elles aussi : mais depuis quand ? 30 ans (la trentaine ou trentenaire est une ancienne limite juridique encore vivante) ? 50 ? 100 ("*en cent ans, dit un proverbe d'Oyhénart certainement d'origine médiévale, on peut voir un seigneur devenu vilain et un vilain devenu seigneur*") ? Sûrement pas davantage... mais on voit que les limites de la *nouveauté* ainsi documentée restent assez vagues. Irissarry comporte aussi dès cette époque des noms gascons "importés" sur la route de Bayonne à Pampelune et autour du mouvement qu'appelaient la maison des hospitaliers de Saint Jean : *Lafinestre et Lafite*, qui sont devenus *Herriexta et Hita*...

Tout le monde conviendra que des "maisons", c'est-à-dire des domaines ruraux autour d'un habitat fixe, pour ce qui nous concerne, il y en a eu depuis le moment où les hommes se sont établis pour élever d'abord, élever et cultiver ensuite ... un nombre de milliers d'années qui remonte très loin au-delà des premiers documents. Mais depuis quand, précisément, mentionne-t-on des maisons par leur nom dans notre région ? Quels sont les noms qui apparaissent en premier et où ?

Voici quelques éléments de réponse.

La première allusion, encore que, comme on le verra, problématique, a été relevée dans une inscription latine (du 1er ou IIème siècle si je ne me trompe) trouvée fort loin de chez nous en Espagne près de Sagonte, citée en note dans l'étude de Jean-Luc Tobie sur la romanisation en Pays Basque (Bulletin du Musée Basque n° 95,1982, page 25) :

L. VALERIUS MUNTANUS

TARBELLUS IIII (= quatuor) SIGNANUS

DOMU NARB.

Un "L. (sans doute *Lucius*, sans insister sur ce que ce nom latin a à voir aussi, indirectement mais réellement, avec les *Luku* ou *Luc* de nos régions, basques, occitanes ou autres, qui sont de purs latinismes ...), Valère (et sans doute *valeureux* au départ : un prénom-surnom latin que Ton a trouvé aussi à Oyarzun, Tardets, La Pêne d'Escot), montagnard (ceci est tout à fait certain, qui nous fait songer aussi à ces fameux ducs et princes de *Vasconia* ou *Gascogne*, souverains "naturels" de notre région, qui se nommaient *Mitarra*, où Ton voit une réduction de *menditarra* !), Tarbelle des quatre signes (et nous sommes aussi ici dans le territoire des Tarbelles, capitale *Aquis* ou *Akize*, et même dans sa partie précisément montagneuse), de la maison *Narb* ".

Ce nom de maison ou de famille ou de lignée (on sait bien que c'est tout un ici, et même que c'est la maison qui l'emporte sur les gens qui la possèdent ou qui l'habitent) a été discuté, et l'on a pensé à *Narbonne*, non point celui du Languedoc qui n'a rien à voir avec les Tarbelles, mais le nom ancien d'*Arbonne* en Labourd, qui était en effet *Narbona*. Mais ce n'est pas tout : il faut encore citer *NARP* en Béarn tout proche pour le nord des Pyrénées, le village de *NARBARTE* en Navarre pour le sud (où tous les Basques reconnaîtront un composé de *arte* "lieu intermédiaire", comme *Uharte* etc.) ; et encore des maisons cette fois recensées pour la première fois au XIVème siècle (comme la plupart des autres du reste : c'est alors que les chambres des comptes font des relevés systématiques des *feux* imposables !) dans la vallée de Baïgorry : les *Narbaitz* d'Occos et d'Anhaux ; le même nom est cité au XIVème siècle en Labourd ; et M. Dalgalarondo me signale, ici-même, que le dernier quartier d'Esquiule, village bascophone en Béarn limitrophe de la Soule, s'appelle *Narbe*...

Voilà donc, pour un mot que nous ne savons plus interpréter sûrement, *narba* sans doute, perdu dans les langues - à coup sûr le basque et les langues qui lui étaient apparentées en cette fin d'Antiquité - qui l'utilisaient autrefois, une conjonction et une concentration en terre basque qui méritent réflexion.

* * *

Il faut sauter six ou sept siècles pour nous retrouver dans la documentation écrite la plus ancienne du haut Moyen Age. Très curieusement pour le propos de cette causerie, l'un des tout premiers noms, peut-être le premier, faisant allusion explicitement à la maison, c'est celui-là même qu'on penserait être le plus récent, le dernier-né : faut-il le dire ? *etxeberri* "maison neuve" !

C'est au IX^{ème} siècle, année 867, dans un texte relatif aux évêques de Pampelune, que l'on relève ceci (cf. Jésus ARZAMENDI, *Terminos vascos en documentos de los siglos XI-XVI*, Bilbao 1985, p.171) : "*toïum quod habeo de isxaberre*" (id.), forme un peu altérée par le scribe mais sans équivoque, de même que le suivant dans les textes du monastère navarrais d'Irache un siècle plus tard en 962 : "*escaverri*" (la cédille de ç est très souvent omise). Dans les deux cas il s'agit d'ailleurs de lieux, en particulier un monastère, ayant reçu leur nom d'une "maison", peut-être le monastère lui-même, nouvellement construite, à une époque sans doute de peu antérieure au développement monastique navarrais ; le nom sera conservé, et d'ailleurs graphiquement "modernisé", comme dans cette citation de 1024 (un demi-siècle après) : "*dompno Gomiz abbat de echaverri*", puisque à partir du XI^{ème} l'écriture des noms basques devient de plus en plus régulière et correcte.

Il n'est pas possible, en ce jour du patrimoine, de passer sous silence une étrange collusion de dates qui se documente cette fois ici dans notre Basse-Navarre. Il s'agit d'un linteau en façade de la maison justement *Etxeberria*, dans le petit hameau, si particulièrement lié au pèlerinage de Compostelle et à la route de Cize, de Saint Nicolas d'Harambelz.

Cette inscription tardive du XVII ou XVIII^{ème} siècle, rappelant les noms des "*maître et maîtresse*" du moment, y dit que la maison fut fondée ... en 984 ! Et nous voilà retournés à ce X^{ème} siècle du duché de Gascogne, et aussi du premier développement du pèlerinage de Compostelle. Comment cette tradition, à moins que quelque document écrit connu autrefois se soit ensuite perdu, a-t-elle pu durer pendant huit siècles ? Il est vrai que la mémoire historique des Basques, vive encore dans les assemblées de jurats et secrétariats des vallées au cours des XVI, XVII et XVIII^{ème} siècles, est devenue très courte de nos jours.

Par comparaison avec ces très anciennes "*maisons neuves*", il est piquant de constater que les "*maisons anciennes*" ou *Etkezahar* n'apparaissent dans les documents que bien plus tard : au XIII^{ème} siècle (1262, op. cit. p. 455) comme beaucoup d'autres noms. Il est vrai que les "domaines anciens" de sens très voisin nommés *Uri-* ou *Iriza(ha)r* les précédaient dès le début du XI^{ème} siècle (1025 : id.), époque où apparaissent aussi les noms, très probablement plus anciens (on en trouve dès l'Antiquité en Navarre et hors du Pays Basque actuel), des "domaines nouveaux" ou *Iriberr*i (1055, id. p.171 et 285). Ces derniers, comme les *Etxeberr*i par rapport aux *Etkezahar*, sont beaucoup plus nombreux, moins sans doute en raison de la fréquence de "nouveaux établissements" ainsi nommés, que parce que le mot *berri* "neuf" est plus valorisant que le mot *zahar* "vieux", tout comme *handi* "grand" par rapport à *xipi/tipi* "petit", ou même *garai* "élevé" par rapport à *behere/behe(i)ti* "bas" etc.

Cet exemple très simple et commun permet de comprendre la difficulté, l'impossibilité le plus souvent, de tirer du nom une information directe sur l'époque, même relative, de fondation. D'autant plus que, en principe, les maisons et domaines nommés par *iri*, comme **Irisarri**, ou les maisons, en particulier isolées comme **Irigarai** à Suhescun, **Iriarte** à Anhau, **Iriberr**i à Bascassan etc., sont sûrement anciens (ancienneté par rapport aux XI-XII-XIII^{ème} siècles où elles se documentent pour la première fois comme maisons), puisque le mot *iri* a depuis longtemps, bien avant ces époques sans doute, perdu son sens de " *domaine, maison*", pour celui de "*ville*", tout comme précisément le latin *villa* dont c'était l'équivalent.

* * *

Dans notre région, les deux recueils les plus anciens nommant des maisons sont le Livre d'Or de la cathédrale de Bayonne (édition J. Bidache de 1896) et le Cartulaire de l'abbaye de Sorde (édition P. Raymond de 1873).

Au Livre d'Or en 1083 apparaît un *Auriol Inge de Nalbais* où l'on a reconnu le moderne *Albeintz* d'Arcangues, qui aurait subi ainsi ce qu'en phonétique on nomme une métathèse (changement de place des phonèmes), et se serait éloigné du paronyme à base *narb* que je citais au début.

Le même ouvrage donne, presque un siècle plus tard, vers 1150, les premiers noms les plus proches d'Irissarry, dans la vallée d'Ossès, portés, comme c'était - et c'est encore un peu - la coutume, avec le prénom, en de vrais noms d'état civil avant la lettre, grâce auquel chacun s'identifiait. Il s'agit, comme dans le Cartulaire de Sorde à la même époque pour des maisons de Mixe, de donateurs aux églises, de vendeurs, et de témoins, sans doute plus ou moins notables, à ces actes :

Bortebiscans, c'est le dénommé *Borte* ou "Fort" prénom autrefois à la mode avec tous ses dérivés, de la maison qui se nomme encore aujourd'hui **Bizkaintz**. On trouve de même, sous des formes phonétiquement plus ou moins altérées par les habitudes romanes ou latines des scribes, mais transparentes : *A(rnalt) de Ferismendi/ Herismendi, Lob.S(anz). de Bidart, Fort Sanz de Bilenabe, Tote (=toda prénom féminin) de Feribarren*, qui sont **Harizmendi, Bidarte, Iriberry, Iribarren**, toutes maisons toujours recensées depuis lors.

La comparaison de ces noms, très nombreux (près de 4000 dans les trois provinces recensées avant le début du XVème siècle !), permet seulement de conclure à quelques observations de caractère assez général :

1) Les références au "nouveau" *berri*, au "vieux" *zahar* n'indiquent pas grand-chose, sinon relativement l'un à l'autre si on les trouve dans un même lieu... mais l'époque de fondation reste de toute manière inconnue, c'est-à-dire évidemment "ancienne, antérieure" par rapport aux mentions documentées ;

2) Les 4000 noms de nos trois provinces anciennement documentés (entre les années 900 et 1400) montrent une prédominance écrasante de noms évoquant l'habitat et la maison d'une part (*iri, etxe, ola*) ou d'autres bâtiments (*eliza, eihera*) ou des lieux de passage (*bide, ibi, zubi*), et d'autre part la topographie {*relief, terre, eau, arbres et végétation*}... ; mais de tels noms ont été aussi repris plus tard, comme *Ameztoi* à Baigorri, qui n'existe pas au Moyen Age, mais apparaît au XVIIème siècle parmi les "maisons nouvelles" ; et on peut dire la même chose d'*Ameztoia* d'Irissarry... et de beaucoup d'autres, sachant en particulier l'énorme vague de fondation de "maisons nouvelles" entre le XVème et le XVIIème siècle, en gros de 1450 à 1600 : le quartier d'Ahaice tout voisin d'ici à Ossès a ainsi 26 maisons (dont 24 payant *monnayage*) en 1350, mais... 75 en 1690 !

3) Beaucoup de maisons "nouvelles" de cette période ont été nommées sur le nom de la "maison-mère" dont elles étaient d'abord une *borde* ; mais *Borda* à Irissarry, à Saint-Jean-le-Vieux, *Ahetz-borda* à Musculdy qu'un journal évoquait ces jours-ci, par exemple, étaient nommées dès le XIVème siècle ;

4) d'autres, plus nombreuses, se sont nommées par le nom du premier habitant, modèle encore rarissime dans les noms les plus anciens, avec **-egi/-tegi** : seuls **Jauregi** "demeure du seigneur", **Arotztegi** "demeure du forgeron" (*Garcia de Aroztegi* 1180 : id. p.121) et **Apeztegi** "demeure du prêtre ou... du maire (?)" (*Don Garcia Apezteguico* 1265, id. p.109 : on remarquera que c'est écrit en basque, au XIIIème siècle) sont antérieurs à 1400, sauf en pays de Cize, où la série de *-tegi* qui s'y voit en 1350 indique ou des peuplements assez récents ou des changements de nom, les deux étant le résultat du mouvement qui animait la route des cols autrefois ;

avant 1400 il n'y a encore qu'un ou deux exemplaires de maisons du type - *Mena* (*Michelena* "celle (la maison) appartenant à Michel") ; mais plus tard, elles sont légion, aujourd'hui altérées en *-enea* compris comme "chez" en français et tout à fait à tort !

quant au labourdin *-baita* que nous traduisons aussi par "chez", il faut attendre le XVIème siècle pour le voir apparaître (*Janetabaita* qu'Eugène Goyheneche relevait en 1575 : Le Pays Basque p. 235).

* * *

En terminant ce parcours d'onomastique aujourd'hui millénaire dans sa seule documentation, je signale simplement qu'il ne faut pas croire que le signe apparemment le plus visible de l'ancienneté des maisons, à savoir la date inscrite sur les linteaux (mais il peut y avoir deux ou même trois dates différentes inscrites sur une même maison : 1605 et 1607 à l'hôpital d'Irissarry), soit celle de la fondation : ce ne sont, sauf cas très exceptionnellement documentés, que les dates des *reconstructions*. Car pendant que le nom traversait ainsi les âges, en changeant très rarement, la maison se reconstruisait périodiquement... comme elle se fait encore. La consultation des archives paroissiales ou familiales montre que les linteaux gravés et ornés, de plus en plus nombreux de la fin du XVIème au début du XIXème siècle, se mettaient en général à l'occasion d'un mariage. Ces dates, bien qu'on ait souvent écrit le contraire, n'ont rien à voir avec l'époque de la fondation.

Ohizko euskal gizartean, nor zen etxe baten jabea ?

*Qui possédait une maison dans la société basque
traditionnelle ?*

Maité LAFOURCADE

Euskal Eskubidean berezitua. Unibertsitateko erakaslea
*Spécialiste du Droit Basque - Maître de conférences à l'Université de Pau
et des Pays de l'Adour*

En Pays Basque, la maison appartenait à la famille et non à un seul individu. Les Basques avaient une conception du droit de propriété différente de la nôtre, laquelle est individualiste et d'origine romaine.

Ignorant les concepts d'Etat et de souveraineté, eux aussi d'origine romaine, la société basque s'est organisée d'une façon empirique, sans aucune orientation systématique, à partir de la cellule de base naturelle qu'est la famille, symbolisée par la maison. Et cette organisation a perduré à travers les siècles, sans modification profonde.

La propriété basque était, selon le régime naturel de la propriété indivise, collective, tant au niveau des maisons qui appartenait aux familles qu'au niveau des maisons qui appartenait à l'ensemble des habitants d'une même communauté.

Chaque maison, avec ses appartenances et ses dépendances, formait une unité économique permettant à une famille élargie, telle qu'on la concevait en Pays basque, de vivre.

Le patrimoine familial comprenait la maison d'habitation avec ses meubles, des bâtiments d'exploitation, un jardin, un petit carré de vigne appelé hautin, un verger planté de pommiers pour la fabrication du cidre ou de la "pitarra", des terres labourables, souvent dispersées, où des paysans cultivaient du "blé d'Inde" ou maïs dont ils faisaient la base de leur nourriture, des prairies, des bois taillis ou des "pignadas" dans les paroisses côtières ... Faisaient aussi partie intégrante de la maison les droits d'église et de sépulture, c'est-à-dire la sépulture dans l'église pour les maisons les plus anciennes ou dans le cimetière entourant l'église pour les plus récentes, et le siège à l'église situé sur la tombe des ancêtres et réservé aux femmes ; cette place dans la nef de l'église déterminait le rang de la maison dans les cérémonies religieuses ou laïques. Enfin le patrimoine familial comprenait des droits indivis de propriété sur les terres vacantes, forêts et pâturages. Ces droits, dit de compascuité, à distinguer de simples droits d'usage, étaient soigneusement réglementés dans les trois coutumes basques et par les assemblées de maîtres de maison qui se réunissaient périodiquement. Certaines maisons possédaient aussi, sur les terres communes, une bergerie soit en pleine propriété soit concédée par la communauté des maîtres de maison en échange d'une redevance annuelle, destinée à interrompre la prescription acquisitive, les pacages demeurant la propriété de tous ; en Soule, chaque maison ancienne avait des droits sur un cayolar qui appartenait dans l'indivision à plusieurs maisons.

Ces biens et ces droits appartenait à une famille qui comprenait un couple de chaque génération et tous ceux qui n'avaient pas quitté la maison familiale.

Le patrimoine familial était indivisible. Il ne devait avoir qu'un seul héritier à chaque génération. Le terme "Héritier", d'origine romaine, n'est pas juste ; les Basques l'appelaient "Etxerakoa", celui qui est pour la maison, "el destinado a casa" comme disent les Basques du Sud. Il s'agissait de l'aîné des enfants, sans distinction de sexe, en Labourd ; en Soule et en Basse-Navarre où la féodalité avait pénétré, le privilège de masculinité s'était introduit non seulement en maisons nobles mais aussi en maisons franches du piémont ; dans le Sud, les parents choisissent, parmi leurs enfants, celui ou celle qui leur paraît le plus apte à remplir cette lourde tâche.

Il était le responsable de la maison, de ses biens et de ses membres, pour une génération. Il avait plus de devoirs que de droits. La maison ne lui appartenait pas ; c'est lui qui appartenait à la maison. Il devait entretenir le patrimoine familial et le transmettre, intact, à la génération suivante, pourvoir aux besoins de ses père et mère, en santé et en maladie, jusqu'à leur décès, puis leur rendre les honneurs funèbres et entretenir leur culte avec celui des ancêtres de la famille. Il devait aussi donner un métier à chacun de ses frères et soeurs, payant leur apprentissage ou leur titre clérical, et constituer une dot convenable à ceux qui épousaient un héritier ou une héritière d'une autre maison. Enfin, il devait loger et nourrir tous ceux qui n'avaient pas voulu quitter la maison ou qui y revenaient, ayant fait mauvaise fortune ou ayant perdu leur conjoint sans avoir d'enfant, auquel cas ils revenaient, avec leur dot, dans leur maison natale.

L'héritier partageait cette responsabilité avec son conjoint et ses père et mère. Maîtres jeunes et maîtres vieux, tous avaient des droits égaux, quel que fût leur sexe ou leur qualité, héritier ou dotal. C'est le régime typiquement basque de la coseigneurie. Tous vivaient sous le même toit, généralement dans deux appartements distincts, situés de part et d'autre de "ezkaratza", ainsi qu'en témoigne l'architecture des maisons labourdines. Tout acte d'administration et, à plus forte raison, de disposition nécessitait le consentement de tous les indivisaires, sous peine de nullité. En cas de mésentente, chaque couple pouvait demander le partage du patrimoine ; mais il n'avait alors que l'administration et la jouissance des biens de son lot. L'unité du patrimoine était toujours préservée.

Les ventes étaient très rares. Les biens qui étaient dans la famille depuis au moins deux générations étaient inaliénables, sauf urgente nécessité. Et si, par malheur, un bien de famille était vendu, il pouvait toujours être racheté, même plusieurs années après, au prix où il avait été vendu. Cette institution du retrait lignager, unique en France à l'époque moderne, empêchait les bourgeois, notamment bayonnais, d'investir en toute sécurité leurs capitaux en terre basque.

Par ailleurs, les mariages entre un héritier et une héritière qui avaient pour conséquence la fusion de deux domaines, étaient exceptionnels. Et, dans ce cas, il arrivait que l'un des deux fasse démission de son droit d'aînesse en faveur du premier des enfants cadets.

Pas de grandes propriétés donc dans ce pays montueux. Les fermiers et métayers, exploitant les terres d'autrui, étaient rares. En Labourd, on n'en trouvait qu'à Urt, Guiche et Bardos, paroisses annexées tardivement au bailliage de Labourd et dont les habitants suivaient des usages juridiques différents.

En Soule et en Basse-Navarre, on trouvait des seigneuries dont les terres étaient cultivées par des fivatiers, mais ces derniers avaient le même statut juridique que les maîtres de maisons franches.

Quant aux maisons nobles, leurs terres n'étaient guère plus importantes en superficie que celles des autres maisons, et les maîtres de maison noble n'avaient aucun droit sur les terres communes.

Notons qu'en Pays Basque, c'est la maison qui était noble et non l'individu.

La maison primait l'individu.

Le Pays Basque a résisté à l'individualisme qui a triomphé en France au XVIIIème siècle et a été consacré lors de la Révolution française. Les terres communes, en Soule et en Basse-Navarre, n'ont pas été partagées et les habitants continuèrent à suivre leur antiques usages. Mais le Pays Basque a perdu ses règles juridiques qui faisaient le ciment de la société Basque, assurant sa stabilité, et qui préservaient le monde rural de l'emprise croissante de la civilisation urbaine qui a tendance à "phagociter" nos campagnes et à les transformer en lieux de loisirs pour citadins ou de repos pour retraités.

Zein da ohidurazko etxearen ingurumen soziala ?

*Dans quel contexte prend place
la maison traditionnelle ?*

Mikel DUVERT

Unibertsitateko erakaslea - Bordale II
Maître de conférences - Université de Bordeaux II

ESSAI SUR LA VALEUR DE L'ETXE

La maison n'a pas qu'une dimension matérielle ; elle est plus qu'une construction, autre qu'un outil de travail, un lieu d'hébergement. Assimiler, produire, croître, interagir, reproduire sont autant de processus qui révèlent l'existence. S'ils sont nécessaires ils ne suffisent pas pour dire "je" ; l'être échappe à ces catégories. La matérialité n'est que le moyen que se donne l'être pour agir.

Dans le cas des cultures cet être est collectif ; l'individu est au sein d'un réseau de relations qui contribuent à le mettre en forme. Les options matérialistes veulent nous faire croire que cet être est comme un sous-produit des nécessités purement matérielles, des contraintes socio-économiques, etc. Je suis totalement opposé à ce point de vue et j'argumenterai en conséquence.

A travers ce modeste essai je voudrais contribuer au débat initié à Irisarri en montrant qu'habiter un pays c'est se dire dans une culture, c'est se reconnaître à travers des valeurs et des repères communs. Habiter c'est mettre en forme et réactiver des liens, des rapports ; c'est affirmer du sens.

Et si nous sommes si nus à pousser nos chariots de supermarché, c'est que nous sommes tombés bien bas. A moins que nous nous décidions ...

S'ETABLIR ET SUBSISTER

Dans l'état actuel de nos connaissances, on peut assurer que la langue basque est antérieure aux langues indo-européennes et qu'elle a présidé à la mise en forme des langues voisines : gascon et castillan.

A cette langue correspond au moins une civilisation de pasteurs qui ont occupé la chaîne pyrénéenne et qui sont repérables par leurs caractères squelettiques, tout comme les Basques actuels sont identifiables par leurs caractères sanguins. Certains de ces derniers traits se retrouvent (avec d'autres traits de civilisation touchant au mythe, aux structures de l'habitat, au domaine juridique...) entre Ebre et Garonne. Il est donc vain de situer une spécificité basque en elle-même sans la replacer dans son cadre historique ; c'est pourtant ce que je vais faire étant donné les limites que je me fixe.

Au commencement il y a l'écosystème d'où l'on tire abri et subsistance. Les ressources sont nécessairement diversifiées même aux temps premiers d'un Pays Basque couvert de bois et forêts ; elles ne sont pas les mêmes sur les berges de l'Adour, la montagne (et la montagne souletine n'est pas celle du Labourd), la

zone côtière avec ses abris naturels. "Beterri" (bas-pays), "Goiherri" (montagne) et "Kostalde" (côte) - pour reprendre cette heureuse typologie que Baroja utilisa - ces trois domaines eurent et ont encore des histoires particulières ; ils ne furent pas habités (investis, exploités) de la même façon. Il y a des pays dans notre pays et l'histoire n'a rien de linéaire ni de gradualiste : elle est tissée de rythmes et de ruptures.

"Goiherria" : certains diront que c'est lui qui possède les plus anciennes traces de peuplement et qu'il fut donc le premier exploité (une archéologie moderne conteste vivement cette façon de voir que certains érigent en dogme). On y trouve un habitat temporaire en altitude (le cayolar) ou provisoire à mi-pente ("bordaltia" qui semble absent en Labourd où la montagne est "à portée de maison", comme en Haute-Soule mais sans l'altitude et sans les rigueurs de l'hiver). Bergers ("artzain") et bordiers ("bordazain") constituent une population marginale de très jeunes, ou d'hommes âgés, souvent célibataires, voire de cadets. Lors des périodes de forte poussée démographique les communaux de la montagne seront occupés par ces sans pouvoir (Esterençuby, Lacarry, Aldudes et Urepel ...) ; les maîtres de maison qui gèrent le statut de voisin mettront du temps à voir dans cette population des voisins à part entière. C'est qu'ici l'écosystème est fragile, la vie est calquée sur le cycle des saisons et l'essentiel des biens sont les têtes de bétail que l'on fait transhumier en ces lieux (abere/aberatsa : rapprochement maintes fois souligné).

"Beterria" : en s'établissant ici, l'homme devient surtout agriculteur mais soumis à la loi du berger : il doit garantir le libre parcours et laisser les champs ouverts après récolte. Peu à peu il clôturera et se livrera à une agriculture extensive puis intensive ; il aura des communaux assez conséquents pour se passer d'aller en montagne. Au contact de la route, accueillant l'innovation, le paysan du bas pays vit dans un monde stabilisé où l'individualisme marquera de plus en plus son emprise et la Révolution mettra à bas un édifice profondément lézardé.

Le berger poussant son troupeau sur des chemins qui sont des habitudes, ayant des activités calquées sur le cycle des saisons sera peu à peu confiné dans une image simpliste et dévalorisée, celle de "l'état de nature". Les maîtres de maison, les gens du bourg, les artisans auront d'autres repères, d'autres exigences qui ne sont pas nécessairement compatibles. Ainsi l'autarcie s'effondrera à la fin du XIX^{ème} siècle, on en percevra des échos affaiblis jusqu'à l'entre deux guerres ; puis tout sera emporté dans la tourmente que nous avons connue et qui nous laisse nus mais gavés ou bien isolés et perdus dans d'innombrables désespérances. Les artisans se débattent toujours dans leurs problèmes catégoriels, les gens des bourgs voient se vider leurs rues. Comme la Révolution, la dernière crise mit un terme à bien des illusions converties en utopies si ce n'est en cauchemars.

Quand à la côte ; "Kostaldea", les techniques barbares qui pillent la mer sont une menace de tout instant. Quoiqu'il en soit le marin ("marinela" et "arrantzalea") même un peu agriculteur-éleveur, avait des rythmes de vie et des préoccupations particulières.

L'histoire a façonné tous ces pays : un pont, un ermitage, un débouché de vallée peuvent être autant d'occasions de cristalliser un habitat. De même une rivière qui devient navigable (Labastide-Clairence), un relais sur une voie naturelle (Ainhoa), une voie d'accès vers Roncevaux ou vers un haut lieu lié au chemin de Compostelle, etc.

Et en marge de cette matérialité : un art de jouir du paysage, de s'accorder avec lui, un art de vivre et une volonté de composer avec des lieux pour en faire aussi des créations. Une volonté de donner vie au quartier d'où l'on est, dans ce monde d'habitat dispersé où le trop proche voisin semble nuire.

LA CONDITION DE VOISIN ("AUZOA")

Le pyrénéen n'est pas un citoyen, il n'appartient pas à une administration irresponsable et à un Etat qui n'a pas de compte à lui rendre. Il est voisin, au sens premier et fort de ce terme : responsable et acteur de sa vie. Pour comprendre ce concept écoutons Bennassar commentant les Ordonnances de Roncal, de 1543. Voici ce qu'il faut pour être "auzo" ; le candidat "devra avoir une maison ou un terrain pour une maison et résider personnellement toute l'année avec sa femme et sa famille dans l'une des 7 villes, sans pouvoir vendre sa maison à l'insu de la junte générale ; la ville où il réside ayant la préférence comme acheteur après que le prix de la maison ait été estimé par deux hommes bons nommés par la vallée, sans que le propriétaire puisse exiger davantage que le prix taxé par les hommes bons". Un voisin est admis et accueilli par d'autres voisins, les avantages mais aussi les limites de cette convivialité étant clairement affichés. Il va de soi qu'un tel règlement appliqué à la lettre est un facteur de stabilité mais aussi un immobilisme. En revanche, utilisé comme principe (érigé en valeur clef, en repère) il permet d'organiser l'espace et de lui donner un sens.

A partir de cet exemple on cerne mieux cette réalité de voisin-résident dans un pays donné et on comprend mieux comment ce pays fut investi, habité.

Les "auzo" sont des familles établies sur des territoires donnés (et en un sens délimités par l'accident de relief, voire le végétal - à ce propos les arbres jouèrent un rôle évident et devinrent des sortes de "symboles"). Ces groupements humains sont impliqués dans le maintien de l'intégrité de leur territoire, dans son exploitation, dans l'établissement du négoce et des règles d'échange (codification des poids et mesures), la gestion des biens (ventes, héritages, donations, sens de la propriété), la valeur de l'homme, le droit de justice, la défense commune, etc. C'est probablement là un ensemble de circonstances qui fortifièrent ou cristallisèrent des liens plus informels fondés sur la quête pour la seule subsistance. Nous avons probablement là comme un écho lointain des bases des réalités de pays (le fait dialectal) et des fondements des lignages pour ne pas dire d'un certain tribalisme qui est nôtre. Ce sont probablement des "jauntxo" qui se répartirent ces pays, les ruinèrent tout au long du Moyen-âge, des guerres de religion, et ne firent rien pour fortifier ce vieux Royaume de Navarre dont nous sommes orphelins.

Revenons à des aspects plus concrets du statut de voisin : je suis nécessairement solidaire de mort voisin et vice versa. On ne peut exister seul, c'est dans l'entraide que nous sommes, que nous nous construisons ; c'est dans l'entraide que nous assurons l'avenir. Le voisin n'est pas seulement celui qui vit près de chez moi ; c'est celui avec qui j'entretiens des rapports ; c'est aussi cette nature accueillante ou ingrate, peuplée de forces que nous mettons en forme collectivement à travers récits et pratiques. Au sein de ce réseau de relations, le voisinage immédiat prend une valeur particulière par le premier voisin ("lehen auzoa", "kurutzeketaria", "kurutzexirio" ; ces deux derniers termes mettant l'accent sur sa fonction lors des rites funéraires) mais aussi par le second voisin voire le troisième voisin et plus généralement les premiers voisins ("lehen auzoak") que nous verrons à l'oeuvre à diverses occasions et notamment lors de la mort.

Droits et devoirs balisent les rapports entre voisins. Ces "façons de faire", les convenances et les interdits qui en découlent (le sens de la valeur de l'homme) sont codifiés dans la coutume ou "fueros". Ce garant de nos libertés (supprimé par la Révolution française, rétabli par la Navarre et le gouvernement d'Euskadi), c'est le droit basque : une manière d'être, une sensibilité commune forgée par l'histoire, un état d'esprit qui préside à la mise en forme des normes de vie. De très nombreuses études lui sont consacrées (en particulier les beaux travaux de B. de Etchegaray et de Toulgouat) ; ceux de Maïté Lafourcade nous en livrent un spectaculaire développement en Pays Basque nord. L'aspect le plus quotidien de cette norme, et connu de tous, est l'entraide réciproque ainsi que l'alternance (Ott y fut particulièrement sensible), mais c'est aussi l'association et par là la gestion locale ou particulière (conf. partzuerrak, kofradiak...). C'est par là un mode de vie qui réactive la valeur de l'espace, de l'habitat (fêtes autour d'ermitages, assemblées et romerias, fêtes de quartiers, etc.).

Habiter le Pays Basque traditionnel c'est donc prendre place de façon active et responsable, au sein d'un système d'interactions et d'intégrations où nos gestes acquièrent du sens. C'est aussi mettre en forme la matérialité et le quotidien à travers des valeurs célébrées qui nous réunissent et nous fondent dans l'Être où convergent toute diversité, tout particulier, tout accident. Être antérieur et postérieur à tous nos êtres. Je développerai cet aspect plus loin (voir planches).

LA GESTION COMMUNE ET L'INDIVISION

Webster, dans un travail de 1885, fait remarquer que notre pays traditionnel est structuré autour de 3 modalités communautaires. Précisons sa pensée :

1 - Dans la montagne où fonctionne le monde pastoral, les terres de pacage peuvent appartenir ou être exploitées par des gens d'une même province (Soule) ou d'un même syndicat (regroupement de villages ou "pays" dont il subsiste en Basse-Navarre, ceux de la vallée de Baïgorry, du Pays de Cize, du Pays d'Ostabarret). Un village donné peut posséder des cayolars. Des faceries précisent les termes de l'exploitation des eaux, des herbes et des bois (et des mines ?).

2 - Dans le bas pays, les maîtres de maisons ont des terres clôturées, établies sur les communaux. Dans les "premiers temps" il semble que ces terres étaient tirées au sort entre voisins (afin de ne défavoriser durablement personne) et l'excédent de production partagé par tous. Des Ordonnances précisaient cela.

3 - Enfin, il y a "etxea" (nommé en fait "etxaltia" qui regroupe les 2 niveaux précédents avec celui que j'expose maintenant). C'est une lignée qui impose son nom, qui n'appartient à personne et doit être transmise par un responsable, le premier né (ou celui que les parents "font héritier") garçon ou fille ("premua" ou "andregai").

Pour être reconnu (pouvoir dire "je" et "nous" à la fois) il faut être "auzoa", c'est-à-dire d'une maison ; ce que ne peuvent faire les cagots, les bohémiens et les étrangers.

Pour pouvoir gérer le pays à travers ses institutions ("fueros"), en être responsable, il fallait être maître ou maîtresse de maison. La maison jouit de droits reconnus de tous. Les cadets, les bordiers, les pasteurs rejoignent à ce titre les bohémiens, les prêtres et les nobles (en Labourd pour leur immense majorité): ils n'ont pas voix au chapitre. La société des voisins est fondée sur des lignées qui s'enracinent dans des maisons, elle se déploie par leurs interactions codifiées

dans les "fueros". Ce système fut mis à bas en 1789 et condamné par le code Civil de Napoléon.

La maison gère avec les autres maisons d'un même territoire ("auzoak", "auzotegia") les biens communs. Ce sont les maisons qui reconnaissent ou entérinent les usurpations faites sur les communaux par les cadets vivant aux marges, dans les bordes (bordiers ou "bordazain"). Lors des poussées démographiques (qui jouent comme un révélateur) l'emprise des vieilles maisons est nette : la borde, nouvelle "etxe", porte le nom de la maison-souche ("Etxebesteko borda", etc.). Lors des funérailles, dans les zones de montagne, le corps du défunt de cette nouvelle maison sera descendu à la maison-souche où se fera la levée du corps et se mettra en forme le cortège funéraire (travail de M. Perraudin).

"Etxea" c'est le repère, c'est notre sol

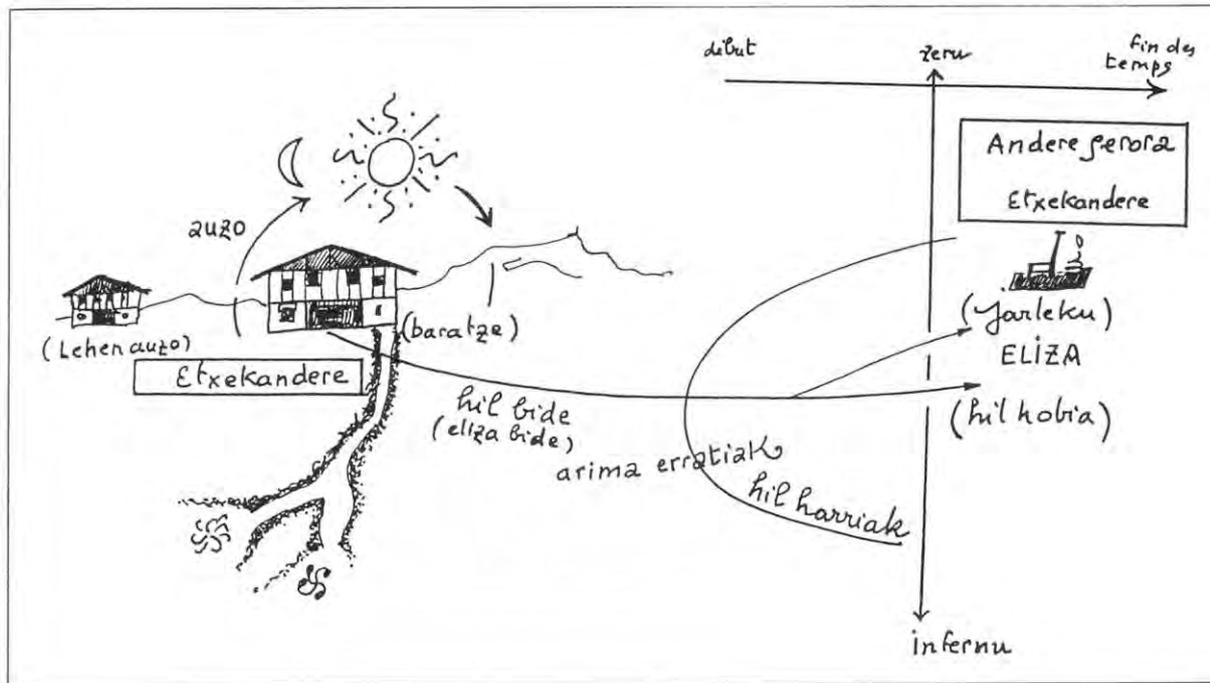
Assemblés sous le porche de l'église, les maîtres de maisons décident par vote, du destin de ce pays (et ce, en plein Moyen-Age). Hommes ou femmes, ils votent (en France, ces dernières attendront le XXème siècle avancé pour jouir de ce droit).

Sous le porche... en la lourde présence des morts, les maîtres de maison ne sont que maillons de lignées qui les précèdent et les dépassent. Le porche deviendra le centre de la vie sociale du bourg (karrika) où on trouve aussi la mairie et l'école. Il se prolonge par la benoîterie ("seroraenia") qui lui est associée. Il est le mur où sont placardés les avis divers à côté des listes de messes offertes pour les morts des maisons. Bordant le cimetière, le fronton : vie sociale, vie religieuse, jeu, tout se noue ici.

Dans les républiques montagnardes, dans ces estives qui n'ont que faire de la norme urbaine, la parole et le serment (par la facerie) font loi. L'ermitage, la romeria et les jeux (jets de haches et de lance rappelant d'anciens modes d'appropriation de l'espace - cf travaux de Duvert et Aguegaray -) répondent à l'organisation dont je viens de parler.

Nous ne vivions pas dans des chaos, nous construisions du sens. Nous étions riches car nous avions beaucoup de choses à pouvoir partager.

Et demain ?



A gauche : un monde basque d'avant le christianisme

(d'avant "l'accomplissement des temps" pour plagier la lettre aux Hébreux 9,26).

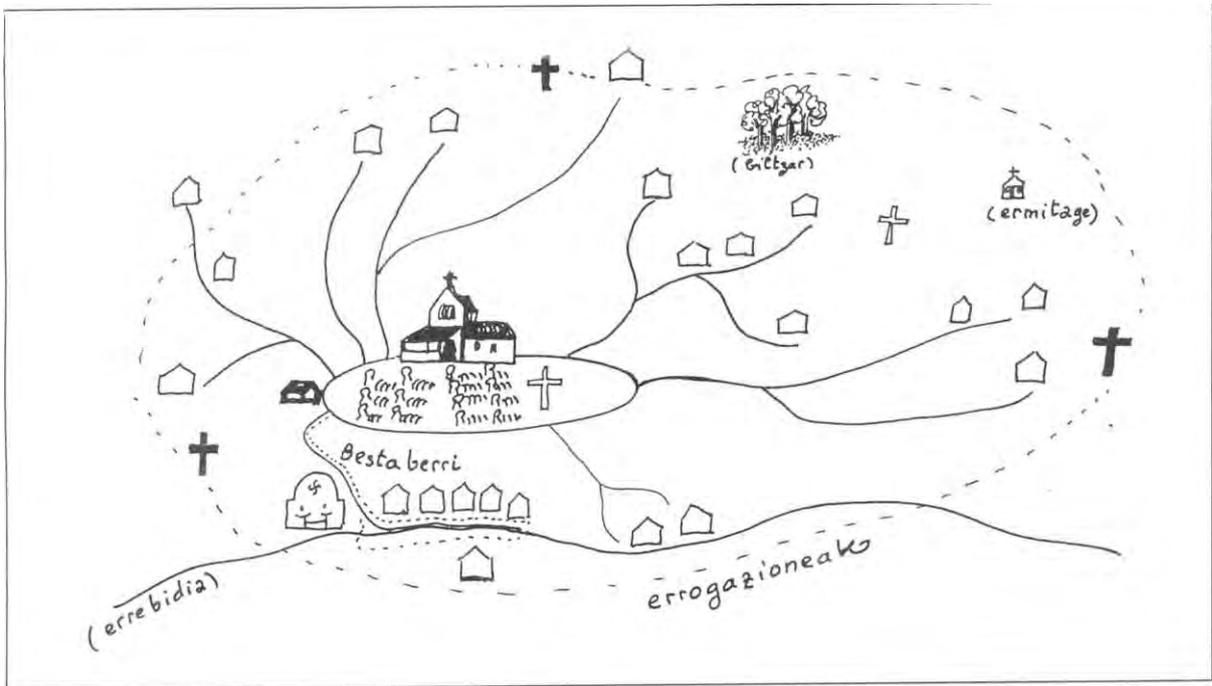
Les rites sont domestiques et centrés sur la maison (voir l'oeuvre de Barandiaran et en particulier le travail cité en bibliographie). La femme, "etxeko anderea", en est le pivot ; la première voisine doit aussi jouer un rôle clef. Nous en percevons encore des échos grâce aux anciens qui nous parlent des rites de la Chandeleur, du Mercredi des Cendres, du Samedi Saint, des rites contre l'orage, du culte des morts, des pratiques liées à "arima erratia", "begizko" et autres "sorgin". La maison est aussi un lieu de sépulture attesté encore par l'ethnographie la plus récente.

Cette maison est immergée dans des temps cycliques : celui de gaeko et d'egu/iguzki, celui des saisons ; elle communique avec des mondes souterrains .

A droite : avec la venue du christianisme ce monde conceptuel est recomposé.

Il y a un haut et un bas (dans tous les sens du terme), un temps paradisiaque et un temps qui s'achève pour tous par un "jugement", un Dieu Père et une règle de vie que Rome codifie, un clergé qui célèbre et qui garde la valeur de la Parole.

Le centre d'intérêt se déplace vers l'église, aspirant à elle la maison qui s'étire par "hil bidea". Désormais les morts sont portés en terre bénie, en des sépultures qui sont dans l'édifice ("jarlekua") et /ou au dehors ("tumba", "hobia") dans un cimetière nommé "hil harriak". Les cultes se déroulent ici, présidés par "etxeko-anderea" et sa première voisine, sous la responsabilité de la benoîte ("andere serora") qui se charge (entre autres fonctions) du domaine de la mort dans tout ce qu'il a de plus concret (rites et cimetière).



Un "village basque type"

Tous les "hil-bide" (chemins nécessairement ouverts par où transite le cortège funèbre, propres à des maisons voire à des groupes de maisons ou à un quartier) convergent vers l'église (parfois au sentier qui entoure précisément le mur du cimetière ; dans ce dernier, il peut même exister autant de portails que de voies d'accès par les divers quartiers).

Près du porche, la benoîterie et, à quelque distance, la place sur le fronton. C'est là que la Fête Dieu déroule ses fastes.

A l'occasion des Rogations, la procession réactive les limites du village (l'espace sacré) balisées par des croix ou un ermitage, voire un ancien bois où l'on se réunissait "autrefois".

Aux marges, des maisons qui sont "de mairie" dans le village et "d'église et de tombe" dans le village voisin. A la base de l'espace construit, l'unité c'est la maison insérée dans les relations de voisinage.

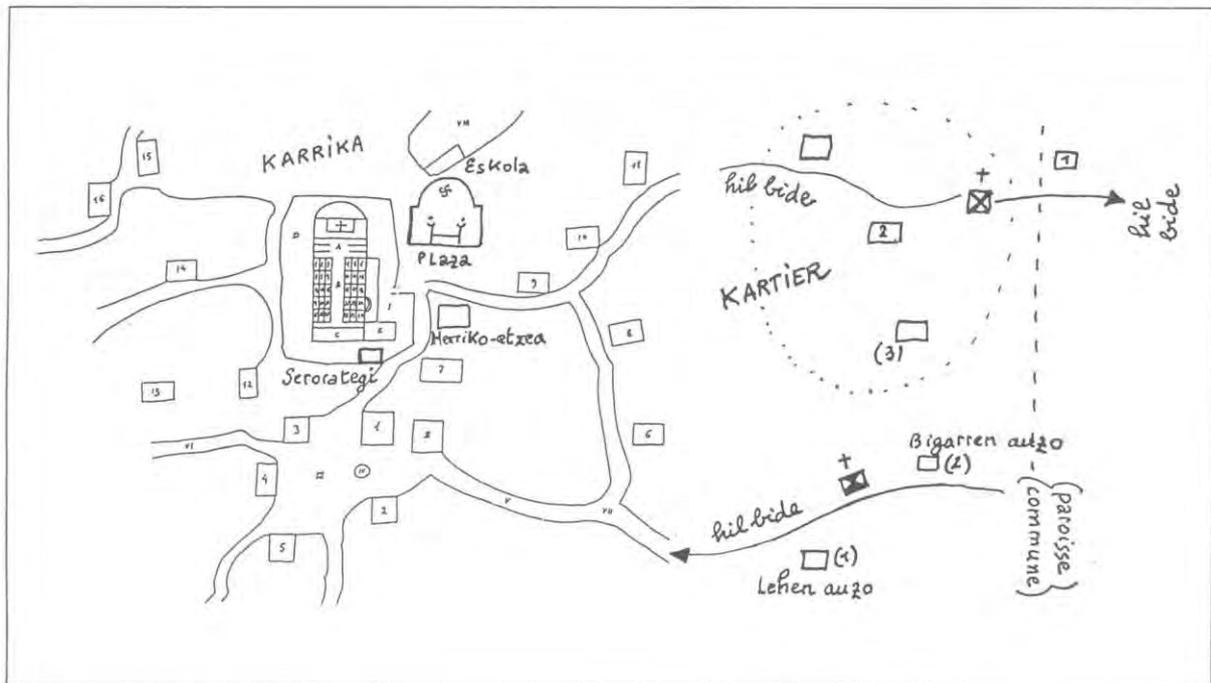
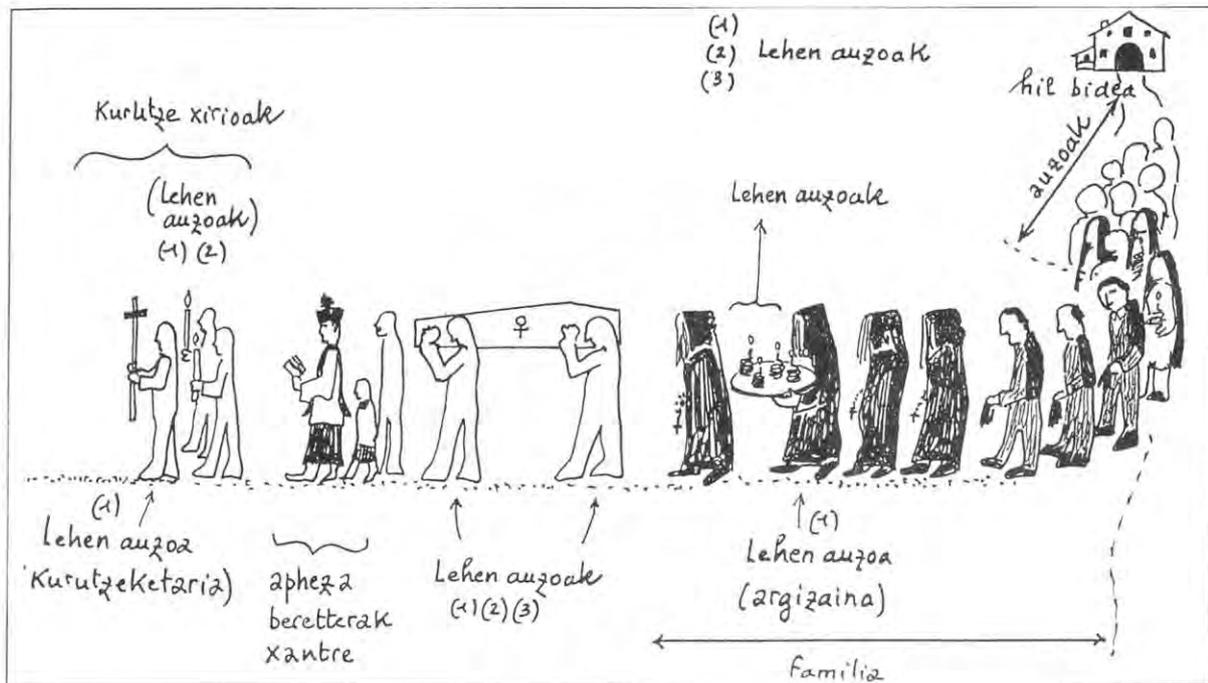


Schéma emprunté à Baroja :
"El pueblo y la vecindad en relacion con la iglesia y la sepultura"

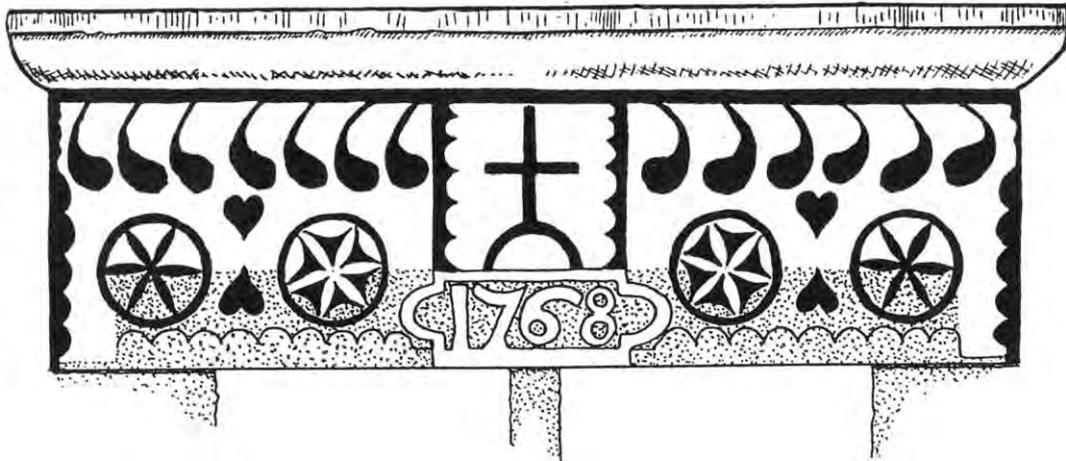
- l'église avec les "jarleku" correspondant aux maisons. Parfois on arrive à établir une correspondance entre les quartiers et les regroupements des sépultures dans la nef (dans les cimetières étudiés cette correspondance ne peut être établie avec sûreté). Retenons ceci : traverser la nef c'est traverser à nouveau le village, un village de "tout temps", aux dimensions de l'éternité.
- à droite, en haut : une situation où un groupe de maisons (le quartier : "kartierra") accompagne le mort d'une maison limitrophe vers l'église de l'autre village, par "hil-bidea".
- en bas : on nomme premier voisin, "lehen auzoa", la première maison sur le chemin qui conduit à l'église (cette règle est loin d'être générale ; les diverses modalités qui servent à désigner "lehen auzoa" sont probablement liées à des modalités de peuplement qui restent à préciser). Le second voisin ("bigarren auzoa") est dans une situation symétrique. Il peut y avoir un troisième voisin avec des obligations particulières ; celui-ci est souvent défini par l'étendue des terres en contact avec celles de la maison. Ce groupe forme une entité dite "premiers voisins" ("lehen auzoak") ; c'est un cas très général.



Un cortège funéraire "type" en Basse-Navarre où l'on voit comment est célébré le lien de voisinage réactivé à l'occasion de la mort.

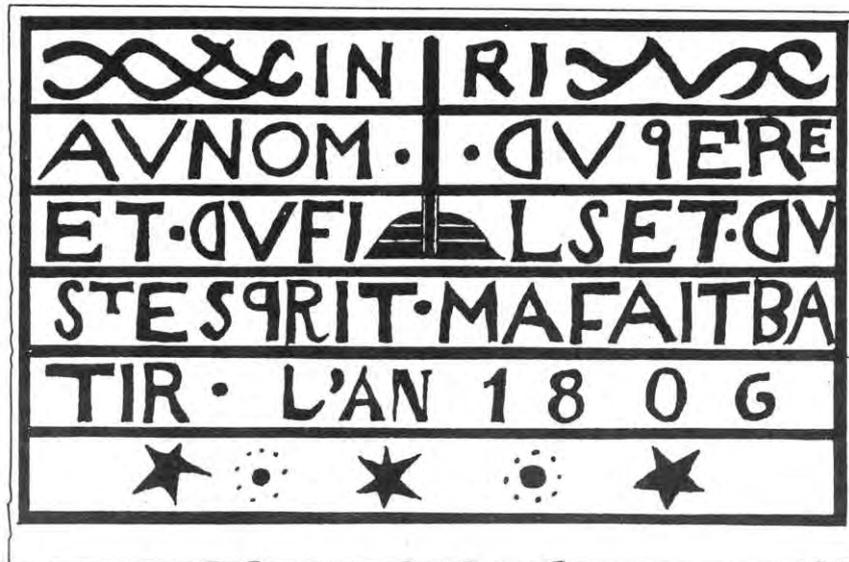
La pompe funèbre est organisée par le charpentier et, accessoirement, le chantre. En tête marche le premier voisin avec la croix de l'église, encadré parfois de porteurs de torches, premiers voisins. Suivent les représentants de l'église, le prêtre et ses enfants de chœur puis le chantre qui relaie les chants. Le cercueil est aussi porté par des représentants de premiers voisins. Le deuil s'ouvre par la femme la plus proche du mort (souvent le cas si c'est une femme qui est morte) suivie par sa première voisine qui porte dans un panier les cires de deuil ("ezkoak") des premiers voisins et celle de la maison ; à cette occasion elle reçoit le titre d'"argizaina" (gardienne de lumière). Suivent les autres parentes proches, toutes ces femmes sont en grand deuil, avec mantaleta (le grand deuil est porté aussi par la première voisine et parfois par la benoîte qui accueille le cortège à l'église). Ensuite viennent les hommes de la famille avec la courte cape ou "taulierra". Tous marchent sur un rang. Ils sont suivis des autres voisins qui se joignent en cours de route et se placent comme ils viennent. Tout le monde emprunte "hil-bidea" ; les hommes sont en noir, les femmes vêtues de "kaputxina".

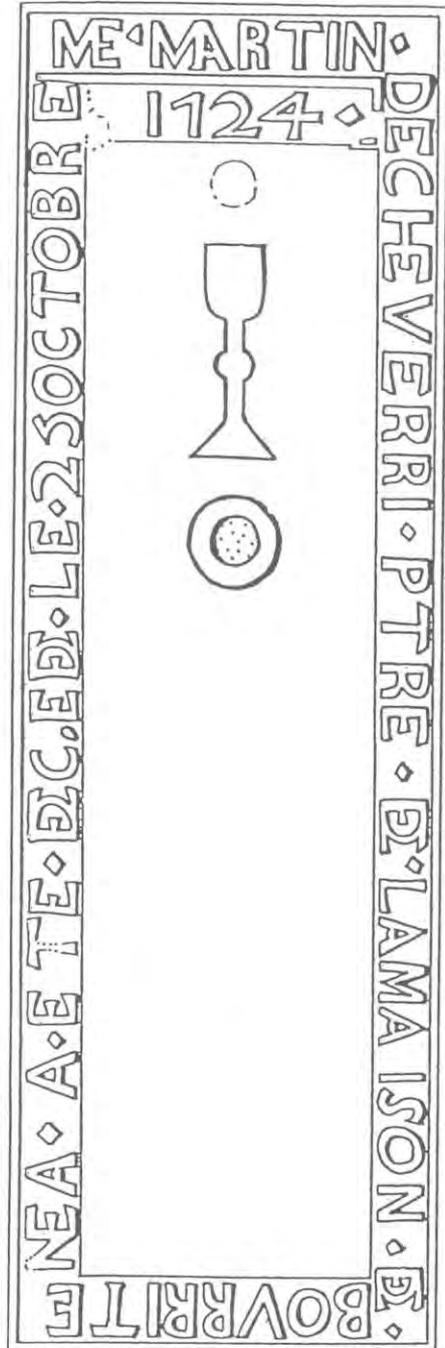
A l'église ce lien est à nouveau affirmé. On ne meurt pas seul ; une maison enterre ses morts avec l'aide très concrète des voisins qui célèbrent dignement cette rupture.



Des linteaux de maisons.

Les uns anonymes, les autres qui parlent à la première personne. Sur celui du bas, la maison se signe et se présente. C'est l'acte fondateur par excellence.

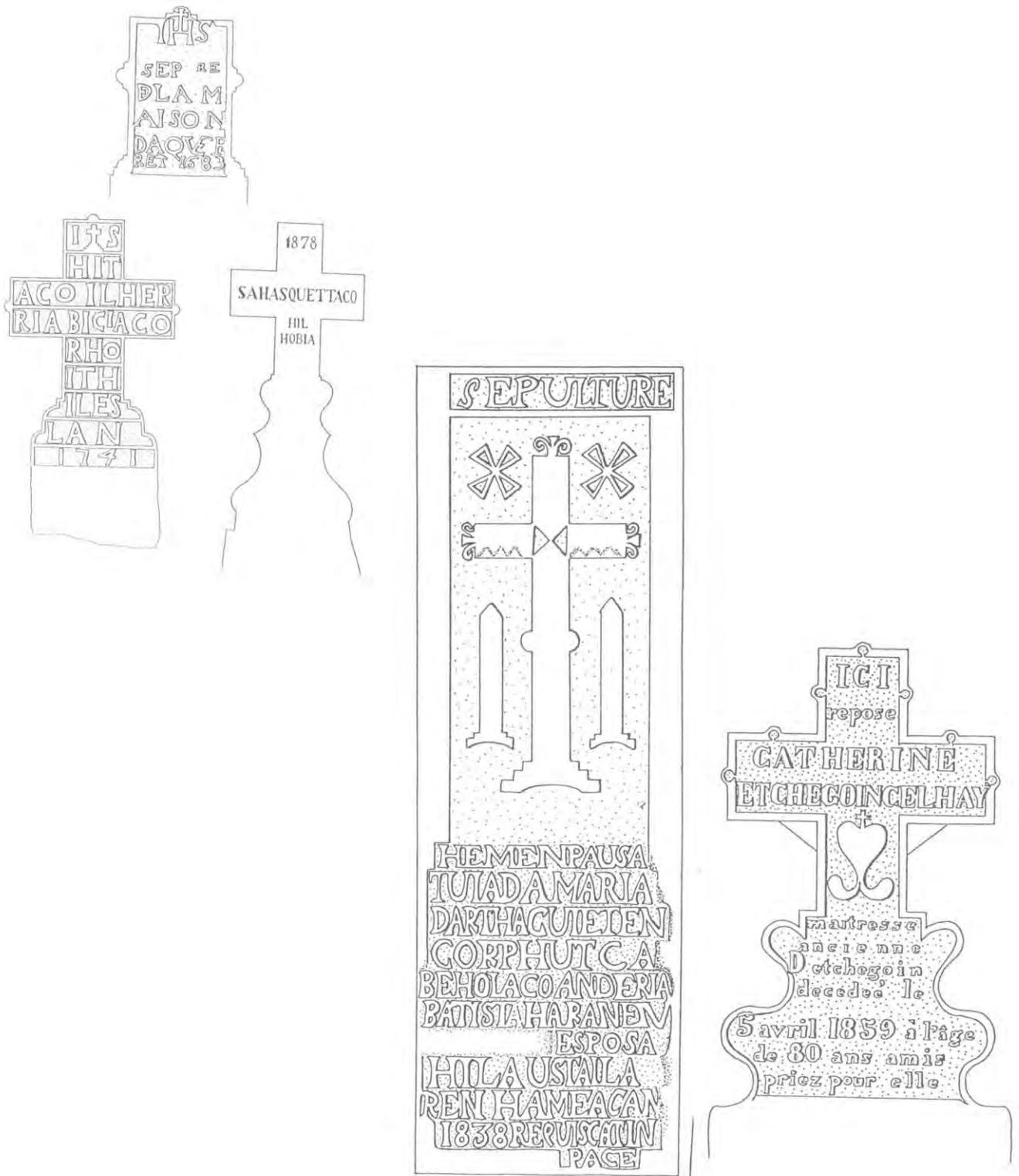




A gauche : des discoïdales et un "jarkelu" qui indiquent des noms de maisons ou des emplacements des morts de maisons.

Au milieu : on voit bien que Miguel est allé gendre chez sa femme qui est "l'etxeko anderea" de la maison Ordoquy. En même temps Miguel de Camino montre qu'il est "etxekonausi" d'une maison (ce n'est pas un mince titre).

A droite : la pierre tombale montre que l'on est prêtre certes, mais issu d'une maison (Bourritenea ici).



En haut : **sépulture d'une maison et non d'individu** ; on retrouve cela sur les croix du bas. En 200 ans, la même persistance, la même pérennité des maisons.

Au milieu, sur cette pierre tombale, Maria Darthaguiete fait savoir qu'elle est d'abord maîtresse de la maison Behola, puis épouse de Batista Haran.

A droite la **maîtresse de maison** annonce son titre. On voit donc que même l'individualité n'arrive pas à gommer la référence à la maison-souche. On est d'une maison, c'est notre seule patrie dans ce pays de voisins.



De gauche à droite, des catégories bien tranchées :

- le défunt, "**etxekojaun**" (son nom ?) de la maison Aguerre
- Gratian est l'**héritier** (premua)
- **Cadet** est aussi un prénom
- La dernière croix affirme que Jean Hausgarria est "**héritier unique**" de la maison Mendiburuia.

Bibliographie

- Dendaletche Cl. Montagnes et civilisation basques
Editions Denoël, 1978.
- Barandiaran J.M. Dictionnaire illustré de mythologie basque
Editions Elkar, 1993.
- Duvert M. et Aguergaray A. Anuario de Eusko-folklore n°38, 1994.
- Perraudin M. Coutumes funéraires dans la haute vallée de la Nivelle (Urdax, Zugarramurdi, Aïnhua, Sare, Saint-Pée-sur-Nivelle)
T.E.R Université de Bordeaux 3, 1975-1976.
- Toulgouat P. Voisinage et solidarité dans l'Europe du Moyen-Age, lou besi de Gascogne.
Editions G.P. Maisonneuve et Larose, 1981.
- Lafourcade M. Mariages en Labourd sous l'ancien régime
Serv. Edit. Univer.sidad del Pais Vasco. 1990.
- Echegaray de B. Significacion juridica de algunos ritos funerarios del Pais Vasco
Revista International de Estudios Vascos Tome XVI, 1925.
- Echegaray de B. La vecindad, relaciones que engendra en el Pais Vasco
Revista International de Estudios Vascos Tome XXIII, 1933.
- Ott S. Le cercle des montagnes. Une communauté pastorale basque
Editions CTHS, Paris, 1993.
- Taillefer F. et col Les Pyrénées, de la montagne à l'homme.
Editions Privat, 1974.

LE MYTHE, AUJOURD'HUI

Le mythe a un caractère impératif, interpellatoire : parti d'un concept historique, surgi directement de la contingence (une classe de latin, l'Empire menacé), c'est *m o i* qu'il vient chercher : il est tourné vers moi, je subis sa force intentionnelle, il me somme de recevoir son ambiguïté expansive.

Si je me promène par exemple dans le Pays Basque espagnol (1), je puis sans doute constater entre les maisons une unité architecturale, un style commun, qui m'engage à reconnaître la maison basque comme un produit ethnique déterminé. Toutefois, je ne me sens pas concerné personnellement ni pour ainsi dire attaqué par ce style unitaire. Je ne vois que trop qu'il était là avant moi, sans moi ; c'est un produit complexe qui a ses déterminations au niveau d'une très large histoire ; il ne m'appelle pas, il ne me provoque pas à le nommer, sauf si je songe à l'insérer dans un vaste tableau de l'habitat rural. Mais si je suis dans la région parisienne et que j'aperçoive au bout de la rue Gambetta ou de la rue Jean-Jaurès un coquet chalet blanc aux tuiles rouges, aux boiseries brunes, aux pans de toit asymétriques et à la façade largement clayonnée, il me semble recevoir une invitation impérieuse, personnelle, à nommer cet objet comme un chalet basque : bien plus, à y voir l'essence même de la *basquité*. C'est qu'ici, le concept se manifeste à moi dans toute son appropriation. Il vient me chercher pour m'obliger à reconnaître le corps d'intentions qui l'a motivé, disposé là comme le signal d'une histoire individuelle, comme une confidence et une complicité : c'est un appel véritable que m'adressent les propriétaires du chalet. Et cet appel, pour être plus impératif, a consenti à tous les appauvrissements. Tout ce qui justifiait la maison basque dans l'ordre de la technologie (la grange, l'escalier extérieur, le pigeonnier, etc.), tout cela est tombé : il n'y a plus qu'un signal bref, indiscutable. Et l'adomination est si franche qu'il me semble que ce chalet vient d'être créé sur-le-champ, *pour moi*, comme un objet magique surgi dans mon présent sans aucune trace de l'histoire qui l'a produit.

Roland Barthes
(Extraits, 1964)

(1) Je dis : espagnol, parce qu'en France la promotion petite-bourgeoise a fait fleurir toute une architecture "mythique" du chalet basque.

BIGARREN ZATIA | *DEUXIEME SEQUENCE*
HISTORIAREN LEKUKOTASUNA
Le sens de l'Histoire

*"Rechercher dans les formes du passé
une lecture contemporaine des
préoccupations présentes"*

Ipar Euskal Herriko lehen bizitegiak

*A propos des premières implantations d'habitat en
Pays Basque Nord et aux origines de l'art de bâtir*

Jean-Luc TOBIE

Akitania eskualdeko erakustokietarako aholkularia
Conseiller Régional pour les musées

Au-delà des précieux et importants repérages de ces dernières années, nous possédons aujourd'hui, en Pays Basque Nord, bien trop peu de données archéologiques concernant l'habitat d'avant la conquête romaine pour qu'à partir de faits de construction ou de répartition, nous puissions sérieusement en inférer des besoins économiques ou des modes de vie sociale.

Dans l'attente d'une exploitation archéologique, collective et raisonnée, de ce vaste champ de recherche qu'il faut sans tarder entreprendre, maintenant que par les travaux capitaux de J. Blot et de F. Gaudeul, le cadre est dressé, et partant du constat général, qu'avant la conquête romaine, la circulation est établie en hauteur par de très nombreux chemins de crêtes qui ont contribué à fixer, dans une relative altitude, habitats et nécropoles, alors qu'à l'époque romaine, les routes moins nombreuses et plus directes seront établies en fonction des vallées, nous essayons ici de mettre en cohérence certains points acquis récemment qui amèneront sans doute quelques révisions.

Pour la période protohistorique, si l'on écarte les grottes qui, à en croire Florus (I, 45,6 : "Aquitani in speluncis se recipiebant ; iussit includi") servaient encore de refuge en Aquitaine à l'époque de César, on note que les vestiges d'habitats repérés : enceintes (Gaudeul remarque, en 1985, que 87 % des "camps" se situent entre 200 m et 700 m) et tertres d'habitat identifiés par Blot (plus haut placés et liés aux estives), sont situés, de même que les tombes, en fonction du cheminement des hommes par les crêtes.

Blot constate, en 1978, que les cromlechs, tumulus-cromlechs et tumulus simples, se situent surtout sur les cols, ensuite sur les lignes de crête... et à un degré moindre sur les replats à flanc de montagne.

Enfin, à propos de la nécropole d'Apatesaro, Blot note que les monuments les plus élaborés, les plus "prestigieux", sont placés, comme plus en vue, près des pistes.

Voilà donc qui paraîtrait effectivement nous orienter vers un domaine de peuplement lié à une circulation plutôt en altitude par des pistes nombreuses "qui en montagne conduisaient à des cols transpyrénéens ou transvalléens et aux pacages qui les environnaient " (G. Fabre).

Pour l'heure, effectivement, on ne peut que constater l'absence de signes archéologiques, préromains ou romains, sous les villages actuels (à l'exception de Saint-Jean-le-Vieux), et même si l'on pense discerner, depuis que la vigilance se renforce, quelques traces attestant la permanence de l'habitat (Sarrasquette), les témoins patents pour les périodes protohistoriques ou romaines (et que dire du Moyen-Age ?) manquent encore.

En Pays Basque, le cadre de vie de l'homme protohistorique et les agglomérations créées, doivent-elles être surtout recherchées plus en altitude ? Et ne faut-il pas considérer certains camps, certaines enceintes, notamment de pierre, comme ayant été des habitats permanents, de véritables petits villages (voire des hameaux) de cimes semblant d'abord traduire le souci d'assurer la sécurité, par la difficulté de l'accès et par une position privilégiée pour l'observation ?

Si l'on envisage une forme d'organisation de l'espace et de la société liée à un tel cadre situé à la limite inférieure des neiges en hiver, et s'appuyant sur des villages de cimes protecteurs d'un groupe humain qui affirme déjà ainsi sa puissance, le petit nombre des enceintes recensées (une soixantaine en Pays Basque, contre 140 environ en Béarn) et leurs dimensions réduites¹ (sur les 55 enceintes inventoriées en 1985 par Fr. Gaudeul, 21 ouvrages soit 42 % ont une superficie inférieure à 1 ha et 45 soit 90 % inférieure à 3 ha) pourraient indiquer ici une démographie plutôt faible. Ainsi, l'espace n'aurait jamais manqué pour des populations disséminées et pour leurs troupeaux. Dans le même sens, l'activité transhumante pyrénéenne vers le Nord de l'Aquitaine devra probablement être très relativisée par rapport aux évocations traditionnellement en cours chez les protohistoriens.

Cependant, ces populations qui appartiendraient au "petit reste de quelques peuples vivant aux confins qu'évoque César" (BG, III 20-27), numériquement faibles mais dont le rôle stratégique est important car ils contrôlent les passages transpyrénéens, ne paraissent pas vivre en autarcie à la veille de la perte de leur indépendance, si l'on en juge par la céramique ou les monnaies parfois découvertes près des enceintes ou des premiers points de peuplement. Ces témoins chronologiques qui ne concernent que le 1er siècle avant J.C. (ce qui est peu par rapport à l'étendue d'un millénaire que suggèrent les datations des sépultures à incinérations) nous assurent d'un système monétaire basé sur des espèces essentiellement ibériques et d'une économie dégageant suffisamment de profits - par la vente de bétail ? l'extraction du métal ? ou la vente d'esclaves ? - pour que les Basques d'alors puissent consommer, à l'instar des Gaulois, des vins italiens (amphores Dressel 1 B à Alçay) dans des coupes campaniennes (campanienne A sous le village de Saint-Jean-le-Vieux) qui sont des produits coûteux.

¹ Il s'agit de surfaces inférieures à la moyenne de celles des villages fortifiés de l'Europe celtique et même par rapport aux proches camps béarnais situés dans un même contexte physique et qui peuvent atteindre ou dépasser 10 ha, notamment dans la zone du gave de Pau,

Quelle a effectivement été la place du métal dans cette économie indigène, réputée pastorale, alors que des filons riches de fer, mais aussi de cuivre et de plomb argentifère, étaient si proches et se trouvèrent, sur certains points, intensivement exploités par les romains dès leur arrivée ?

Le mobilier funéraire découvert ici n'exprime pas, loin de là, la richesse d'une civilisation basée sur l'exploitation et le trafic du métal. Une faible démographie n'aurait pas fourni d'ample main d'oeuvre nécessaire pour lancer de vastes décombres dans la montagne, comme le firent les romains, par la suite, avec d'autres moyens de réquisition probablement.

Les ressources locales, en fer et en cuivre, suffirent-elles à alimenter les forges et les bronziers des villages comme semblent l'attester les scories ou les blocs de fer fondu rencontrés dans certaines enceintes (Larrango, Urchilo, Ursuya) ? L'on n'est aucunement assuré que le métal faisait l'objet d'un commerce, avec le Nord de l'Aquitaine par exemple.

Quant à l'or, c'est une autre affaire qui concerne surtout, sans doute, la fin de la période considérée ici et pourrait expliquer, en partie, le regain de prospérité qui semble paraître juste avant la conquête.

Déjà des chercheurs, surtout locaux, identifient, avec quelque vraisemblance des sites aurifères à Cambo / Itxassou, à Ainhoa, à Urepel qui devraient contribuer à donner enfin réalité au mythe de "l'or des Tarbelles" rapporté par Strabon.

L'enjeu économique qu'a pu représenter l'or de ces contrées perdues, pour le pouvoir romain, au début de l'Empire, viendrait encore plus justifier les implantations militaires de Saint-Jean-le-Vieux et d'Espinal et nous retrouverions bien ici au Nord des Pyrénées le processus de conquête, par Auguste, des réduits astures et cantabres riches en or (le Pays Basque, dans l'Aquitaine, nous l'avons écrit à diverses reprises, marquant l'extrémité septentrionale de ce bloc insoumis).

Ces situations primitives ont évolué à mesure que le pouvoir central imposait son autorité : les habitants des villages des cimes descendirent vers les plaines. Les nouveaux villages de plaine, tels Imus Pyrenaeus, s'étendant le long des nouvelles routes.

Ici, parce que des fouilles se sont déroulées pendant un mois durant dix ans, on a pu étudier quelques constructions que l'on ne saurait appeler ancêtres de la maison basque tant ce premier village paraît avoir été le lieu où se rencontrent deux mondes, le monde indigène et les porteurs de la romanisation, auxquels viennent s'ajouter, sans doute dans le courant du IV^{ème} siècle, des effectifs militaires ou des colons d'origine germanique.

Du premier habitat léger des militaires augustéens (vers 15-10 avant J.C.), des "canabae", nos sondages n'ont pu atteindre que des trous de poteaux et dégager le plan complet d'une petite structure presque carrée de 3 m 80 sur 3 m 50 qui pouvait être de bois, de clayonnage ou couverte de peaux.

Ensuite, prend place sur le même emplacement fortifié par un vallun, sans que l'on puisse exactement encore préciser quand, dès la fin du règne de Tibère (à partir de 25 - 30 après J.C.) ou à l'époque Flavienne, une agglomération civile dont nous n'avons pas eu la faculté de préciser le plan, les fouilles ayant été suspendues en 1975.

Plan régulier en îlots reprenant le schéma de l'implantation militaire ou ; simple juxtaposition de constructions sans organisation réelle mais respectant l'orientation initiale bien marquée par quelques ruelles dont nous avons retrouvé des segments ?

Si l'on y rencontre, bien sûr, le genre d'édifice lié aux modes de vie de la culture dominante (les thermes d'époque tибérienne notamment dont on a le plan complet) et qui portent des solutions techniques adaptées, il semble que le plus souvent la romanisation ait fixé, systématisé, voire amélioré, les techniques qui avaient cours dans le monde indigène au moment de la conquête, techniques marquées par la prédominance exceptionnelle de la terre et du bois ².

Les plans des constructions observées sont de tous types : les uns évoquant la tradition romaine comme les bâtiments massifs et utilitaires de la partie Nord du camp (entrepôts), des maisons constituées d'une file de trois petites pièces inégales ou présentant une petite abside désaxée sur le long côté, D'autres sont sans doute plus en rapport avec des modèles indigènes comme ce bâtiment composé d'une salle unique, légèrement trapézoïdale de 9 m de profondeur, 7 m 25 de largeur sur la façade et 6 m 50 au fond qui paraît plus original par le fait qu'il présente, encore en place, deux bases de grès rouge de 75 cm de diamètre engagées symétriquement au milieu des deux plus longs murs, points d'appui pour les poteaux soutenant la charpente ?

L'ensemble des élévations jusqu'ici observées, à part les thermes et un grand bâtiment entr'aperçu doté d'un hypocauste (hostellerie ?) qui paraissent entièrement construits en grès local, sont faites pour l'essentiel de murs de pisé dressés sur des socles de 50 à 75 m de large, fondés en galets (2 assises) puis montés sur cinq ou six assises de moellons de grès liés à l'argile. Ces murs portent des charpentes couvertes de bardeaux dont il ne subsiste que d'importants niveaux incendiés et de nombreux clous caractéristiques de ce type de couverture que Vitruve relie au monde aquitain et ibérique (de l'architecture, II, I, 4).

² J.L. TOBIE, Formes d'habitats et d'habitations en Pays Basque Nord à l'époque protohistorique et durant la romanisation (bref état de la question), Kobje, Bilbao, n° IV, 1989 - 1990, pp. 7-11).

Il serait bien sûr essentiel de pouvoir comparer ces résultats encore trop fragmentaires pour ce qui concerne la romanisation avec les maisons indigènes qui ne manqueraient pas d'être mises au jour si l'on décidait par exemple, de fouiller, tout près de là, le camp de Gaztelu à Lekumberry.

La phase déterminante de mise au point et la diffusion des techniques et des plans, nées du sens syncrétique profond des occupants, tel que nous l'observons ici dans l'unique village romanisé connu en Pays Basque Nord ³ (nous excluerons les techniques typiquement romaines mises en oeuvre dans les bassins industriels de la petite usine de salaisons de Guéthary), se situe bien dans les premiers temps de l'Empire.

Les types d'architecture qui en sont issus, sans doute encore largement liés à la tradition locale, ont pu ici survivre d'autant mieux que contrairement au Béarn le Pays Basque n'est pas touché par l'implantation des villes qui marque, notamment dans les provinces romaines d'Europe Centrale et Occidentale, une profonde transformation de la vie agricole.

³ mais que confirment les vestiges architecturaux du site romain proche de Burguete/Espinal, l'antique station routière d'Iturissa.

Baserrietako biziguneen antolaketa

Habitat rural et établissements humains

Pierre LABORDE

Geografoa - Unibertsitateko erakaslea

Géographe - Professeur d'Université

La variété des terroirs et la diversité du relief ainsi que l'évolution historique font que le Pays Basque offre plusieurs types d'établissements humains. Chacune des quelques cent cinquante communes rurales qu'il comprend possède un ou plusieurs groupes de maisons, de taille inégale, et un habitat dispersé.

Villages, quartiers, fermes isolées et bergeries

Le village est un groupement de maisons suffisamment compact, même si leurs murs ne se touchent pas, pour présenter un minimum d'organisation en rues et places et avoir ainsi une structure de type urbain. Les créations volontaires comme Labastide-Clairence, Ostabat ou encore Ainhoa offrent une forme plus ordonnée. Le caractère "urbain" se trouve renforcé par l'association de "la place" et son fronton, de l'église et son cimetière, de la mairie et de l'école ainsi que de quelques commerces ou services. Le noyau de peuplement y est aussi suffisamment important pour ne pas comporter moins d'une centaine d'habitants.

Les villages se situent de préférence dans les fonds de vallée ou de bassins et au centre de leur terroir agraire. La plupart sont modestes. La vallée du Saison présente le meilleur exemple d'habitat groupé au milieu de terroirs homogènes organisés par rapport à lui et sur la base d'une ancienne vie collective qui a marqué les paysages ruraux actuels. Cize et Mixe constituent aussi des pays de villages qui occupent une position dominante au centre de leurs finages. Mais ces villages peuvent faire illusion car beaucoup sont très peu peuplés et ne réunissent guère que quelques maisons autour d'une petite église et de la mairie.

Il n'y a guère qu'en Labourd où quelque assez gros villages se différencient nettement des écarts réfugiés dans les alentours. A titre d'exemple, la cuvette de Sare comprend, au centre, le bourg principal avec la place, l'église, la mairie, plusieurs quartiers et de nombreuses fermes isolées. C'est le cas aussi d'Ossès où la population se répartit aujourd'hui entre quatre quartiers dont Horça, placé au centre et au milieu de la plaine, qui constitue le noyau principal avec tous les équipements collectifs nécessaires ainsi qu'à Saint-Etienne-de-Baigorry qui n'est que la principale agglomération d'un vaste territoire communal comprenant plusieurs quartiers.

Le quartier est un petit groupe de maisons voisines les unes des autres qui

comptent en général un peuplement purement agricole. Il ne s'agit pas d'un organisme autonome même s'il lui arrive de posséder souvent un fronton et parfois une chapelle. Il se situe toujours en marge du terroir principal.

Entre la vallée de la Bidouze et celle de la Nive, d'Iholdy à Ayherre, la population vit dans des localités intermédiaires entre le quartier et le village. A Macaye, à Mendionde comme à Lantabat ou à Suhescun aucun quartier ne l'emporte vraiment sur l'autre. On peut dire que cette bande de bonnes terres ignore en général l'habitat groupé. Les villages ne se distinguent pas par une taille plus grande mais bien par des fonctions non agricoles manifestes. Une distribution analogue se retrouve dans la haute vallée de Baigorri et dans certaines parties de la Soule.

D'ailleurs, le phénomène de dispersion est grand puisque six communes ont leur population totalement dispersée, 21 où elle est dispersée à plus de 75 % et 16 à plus de 66 %. Au total, 43 communes ont un "village" ou chef-lieu qui réunit moins d'un tiers de la population communale. L'impression de dispersion est accentuée par la faible densité de la population, qui est comprise entre 10 et 20 hab/km².

Les zones de dispersion pure de l'habitat apparaissent reléguées à l'écart des terroirs essentiels. C'est le cas des interfluves et des secteurs placés au-dessus des vallées où les maisons sont isolées au milieu des prés, des champs, des bois et des landes. L'impression dominante est celle de multiples clairières agricoles plus ou moins soudées les unes aux autres. Cette poussière de terroirs et d'écarts n'a aucun rapport avec les terroirs d'un seul tenant des villages ou des quartiers. On trouve des semis d'ilôts où se juxtaposent zones exploitées et landes pâturées ou bois aux abords des bois d'Ustaritz et de Saint-Pée, aux limites des territoires communaux d'Hasparren, de Mouguerre, de Briscous etc.. ou sur des replats dans les basses montagnes de l'avant-pays.

Il existe, enfin, un habitat temporaire destiné dans une large mesure à abriter les troupeaux et plus rarement à servir de maison aux bergers. Le premier est souvent isolé (bordes) et se situe plutôt dans la moyenne et la basse montagne alors que le second monte beaucoup plus haut et peut dans certains cas se regrouper ("cabanes" de Larrondo au pied de Zerkupe, cayolars de Soule). Très variés dans le détail, leurs emplacements sont essentiellement des sites d'abri ; de là l'intérêt des cuvettes, des versants, des surplombs rocheux, des couverts forestiers.

Genèse des types d'habitat

La répartition de l'habitat rural semble caractérisée par le plus grand désordre. Groupement et dispersion s'entremêlent. En fait, l'habitat porte la marque du milieu physique, de l'âge du peuplement initial et celle des modes de mise en valeur.

Une première observation s'impose qui montre l'importance du rôle joué par le milieu physique. Comme les cultures, le peuplement reste confiné dans des limites altitudinales modestes. Le fait est dans une large mesure d'origine biologique et climatique : la limite des cultures qui commande directement celle de l'habitat est ici partout peu élevée. La Haute Soule, grâce à son climat plus sec, est un peu plus favorisée que la montagne bas-navarraise.

Toutefois, le peuplement ne monte jamais très haut ; on n'atteint 900 m qu'à Larrau qui se situe, pour le Pays Basque Nord à une altitude record. Il en va différemment plus à l'ouest où le peuplement est défavorisé par l'excès d'humidité. Le quartier d'Eznazu (Les Aldudes) et de nombreuses fermes comme Gamia (à Bussunaritz) se situent à 500 m environ, jamais au-dessus.

La valeur de la situation géographique se retrouve parfaitement à travers le grand nombre de toponymes liés à un élément du paysage (Mendiburua, Celhaya, Ithurraldea, Larraldea...). C'est souvent le mode d'occupation originelle qui a sélectionné les sites selon leurs qualités ou leurs difficultés à rendre précoce ou tardive l'installation. Certains emplacements offraient de meilleures possibilités que d'autres. Les terroirs favorables à l'agriculture que sont les bassins et les vallées sont devenus des pays de villages, et les zones difficiles dont la colonisation s'est longtemps limitée à quelques îlots correspondent à l'aire de dispersion. Labets, Hirigoyen, Berroeta, Oihanartea... sont autant de noms qui relatent cette conquête.

L'histoire ne fournit pas de renseignements sur la mise en place du peuplement. Nous en sommes réduits à nous satisfaire parfois de réponse simplistes (Cf : Etxezahar, Etxeberri...). Le quartier peut avoir deux origines possibles. La première est celle d'un peuplement originel dispersé qui, par croissance, devient petit noyau ; la seconde résulte de la concentration, dès le début, de petits groupes familiaux. Postérieurement, le quartier n'a pas grandi à

cause du fractionnement et la petitesse des terroirs potentiellement agricoles ou bien parce que la coutume de l'héritier unique s'opposait à l'augmentation du nombre d'exploitations, donc de ménages et d'habitants. A côté de la plupart des quartiers dont l'apparition se perd dans la nuit des temps, certains sont plus récents. Il s'agit de ceux qui appartiennent aux zones de conquête agricole de la haute vallée de Baigorry où les Aldudes et Urepel ont été peuplés seulement au XVIIIème siècle alors que Bidarray et Louhossoa sur la Nive sont antérieurs.

L'habitat totalement dispersé correspond aux lieux où l'absence de plaine, la dissection en croupes et le morcellement des versants rendent les surfaces cultivables exiguës et dispersées et n'ont admis que des défrichements individuels. Il relève aussi d'un stade plus tardif de peuplement à une époque où se sont relâchées les structures communautaires. C'est pourquoi les zones de dispersion pure des bordes occupent une place proportionnellement plus grande en "montagne" ou aux limites des territoires communaux et au sein de leurs terrains indivis. Dans les deux cas, initialement, chaque paysan qui pratiquait l'élevage avait une ou deux bordes pour abriter le bétail, puis certains se sont mis à cultiver à proximité et ont transformé leur borde en maison d'habitation permanente. La toponymie traduit parfaitement l'évidente filiation entre la maison-mère, située dans le village ou dans le quartier, et l'ancienne dépendance à plus ou moins longue distance (Aguerrea, Aguerrekoborda).

Hiri batetako arkitektura politikak nola argi dezake
gogoeta orokor bat etxegintzaz ?

*La politique architecturale d'une ville peut-elle éclairer
une réflexion plus globale sur l'habitat et l'architecture ?*

Jacky CRUCHON

Baionako Herriko Etxearen teknikalaria
Urbaniste - Services techniques de la Mairie de Bayonne

Le Secteur Sauvegardé de BAYONNE a été créé par arrêté interministériel le 7 Mai 1975. Il s'étend sur 80 hectares et englobe le grand et le petit Bayonne.

Sur 80 hectares, seuls 45 sont bâtis ce qui, de prime abord, pourrait laisser penser à un centre ancien très aéré. Malheureusement, les îlots sont d'une extrême densité. Les immeubles (environ 1.000) s'y développent en rez-de-chaussée + 4 étages en moyenne et seuls 2,5 % de la surface des îlots sont "libres". Encore faut-il préciser que ces espaces libres ne sont généralement au mieux que des courettes et souvent des puits de jour. Résultat immédiat de ces données physiques, seules 35 % des fenêtres ont une prise directe à l'air libre. De plus, le parcellaire très original (5 m en moyenne en façade pour 15 à 30 m de profondeur), aggravé par le fait qu'un immeuble sur deux n'a qu'une seule façade, génère "spontanément" la création de petits logements après restauration.

Ces conditions particulières sont la cause essentielle de la vacance des logements. Sur les 4.000 logements de ce centre ancien, près de 25 % sont inoccupés.

L'enjeu pour la Ville de BAYONNE est de reconquérir ce centre ancien, en produisant du logement restauré de bonne qualité et en protégeant le patrimoine.

Souvent paradoxal, cet enjeu s'appuie sur une analyse historique de l'évolution du bâti. Analyse "scientifique" qui fait l'originalité de l'approche de BAYONNE en matière de restauration.

En effet, si aujourd'hui le centre ancien de BAYONNE donne une image forte d'homogénéité architecturale, celle-ci est en fait complexe. Complexe non seulement du fait des matériaux différents qui la composent (pierre appareillée, maçonnerie de pierre de blocage à encadrement pierre appareillée ou bois, pans de bois), mais aussi par le fait que la Ville s'est "construite sur elle-même" progressivement au cours des trois derniers siècles.

En 1694, les plans et relevés établis par l'Ingénieur FERRY attestent que le paysage urbain de BAYONNE est essentiellement composé d'immeubles d'un à deux étages maximum, ayant pignon sur rue, dont le rez-de-chaussée est implanté à l'alignement actuel, très largement hérité de la période médiévale.

650 de ces immeubles (les 2/3) sont en pans de bois, en encorbellement

(l'étage s'avance largement sur la rue). Quelques rares spécimens subsistent de nos jours (immeubles pignon sur rue n°44, rue Port-Neuf, en encorbellement 11-13, rue Sainte-Catherine à Saint-Esprit).

Composés apparemment d'un corps de bâtiment unique, ces immeubles laissaient un coeur d'îlot très libre.

Au XVIIIème siècle, le paysage urbain est radicalement modifié. Les encorbellements disparaissent, les immeubles sont implantés intégralement à l'alignement et ont désormais 3 étages. C'est également l'apparition des portes-fenêtres et de tous leurs garde-corps, ouvrages qui font la richesse de BAYONNE.

Cependant les coeurs d'îlots restent très largement inoccupés ainsi que l'atteste le plan relief de BAYONNE exposé au Musée des Plans Reliefs des Invalides. Ce plan, établi d'après des relevés de 1813, démontre qu'au cours du XIXème siècle l'évolution s'est poursuivie par l'adjonction d'un à deux étages et le remplissage quasi intégral des coeurs d'îlots.

Le XIXème siècle est aussi marqué par la généralisation des enduits sur les façades en pans de bois et les cages d'escaliers qui "banalisent" leur aspect et accentuent l'impression d'homogénéité.

C'est à partir de cette lecture de l'histoire (sommairement présentée) de l'évolution urbaine de la ville, que la Ville de BAYONNE construit sa politique de l'habitat et du patrimoine. Cette politique s'articule autour de 5 mots clefs : démolir, restaurer, restituer, modifier, faire évoluer.

- **Démolir** : paradoxalement, la sauvegarde du patrimoine passe par sa démolition partielle. En effet, sans logement, sans habitant, la vieille ville périra. Démolir les coeurs d'îlots, pratiquer des curetages, sont les clefs de la production de logements acceptables pour tous et durablement habités. Certes, il ne s'agit pas de retrouver l'image urbaine de 1813 (économiquement cela ne serait pas viable) mais de s'en inspirer.

- **Restaurer** : c'est entretenir un bâti conforme techniquement et architecturalement. Mais c'est aussi discerner l'évolution de l'immeuble, la comprendre pour éviter tout systématisme ou contresens de restauration. Par

exemple, une façade en pans de bois intégralement XIXème siècle n'a pas à être obligatoirement dégagée. Une architecture d'enduit peut être la bonne réponse technique (bois non destinés à être apparents à l'origine) et architecturale.

- **Restituer** : c'est remplacer les éléments disparus. Cela aussi suppose en préalable l'analyse historique et architecturale du bâti pour comprendre ce qui a disparu et comment, par quoi le remplacer. Il peut également y avoir des variantes en cohérence avec l'évolution du bâti.

- **Modifier** : c'est essentiellement intégrer des évolutions non en cohérence architecturale (par exemple les surélévations) ou rectifier les introductions récentes "intempestives" comme les placages de pierre, menuiseries standard, etc.

- **Faire évoluer** : c'est poursuivre l'évolution du bâti car il n'a jamais cessé d'évoluer. Cette évolution passe essentiellement par la conquête des combles, les surélévations, les façades neuves en coeur d'îlot (refuser le pastiche).

Mais faire évoluer, c'est aussi intégrer les techniques nouvelles, les exigences contemporaines du confort (ascenseur, isolation thermique et phonique) au patrimoine sans le trahir.

C'est aussi un des enjeux majeurs de l'évolution de la cité : comment produire du logement répondant à toutes les exigences de la fin du XXème siècle sans dénaturer le bâti dans lequel il s'inscrit et donc sans le banaliser ?

Dit autrement : comment concilier (faire rencontrer) le logement et l'architecture ?

HIRUGARREN ZATIA / *TROISIEME SÉQUENCE*
ERRESPONTSABILITATEEN ERAGINA
Le sens des responsabilités

*"Tu deviens responsable pour
toujours de ce que tu as
apprivoisé..."*

Antoine de St-Exupéry

Zer arkitektura mota etxearentzat gaur-egungo
Euskal Herrian ?

*Quelle architecture pour la maison individuelle
du Pays Basque aujourd'hui ?*

Agnès FRAPIN

C.A.U.E.-ko zuzendaria

Directrice du C.A.U.E.

Depuis sa création en 1978 le C.A.U.E. est confronté quotidiennement à cette question dans ses activités régulières. En effet le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement est un organisme départemental qui a pour mission, selon les termes de la loi de 1977 qui l'a institué, de promouvoir la qualité de l'architecture, de l'urbanisme et de l'environnement avec le souci permanent de les adapter aux particularités locales.

Cette même loi précise que : "le Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement a pour mission de développer l'information, la sensibilité et l'esprit de participation du public dans le domaine de l'architecture, de l'urbanisme et de l'environnement. Il contribue directement ou indirectement à la formation et au perfectionnement des maîtres d'ouvrages, des professionnels et des agents des administrations et des collectivités qui interviennent dans le domaine de la construction.

Il fournit aux personnes qui désirent construire les informations, les orientations et les conseils propres à assurer la qualité architecturale des constructions et leur bonne insertion dans le site environnant, urbain ou rural, sans toutefois pouvoir être chargé de la maîtrise d'oeuvre.

Il est à la disposition des collectivités et des administrations publiques qui peuvent le consulter sur tout projet d'urbanisme, d'architecture ou d'environnement".

Ainsi le C.A.U.E a mis en place notamment un service de conseil pour les particuliers qui construisent ou restaurent et un service d'aide à la décision pour les collectivités locales et les administrations.

Dans le cadre de ces services et lors des permanences ouvertes régulièrement au public, l'architecte conseiller doit orienter son interlocuteur vers une architecture qui corresponde à la fois à ses besoins et à ses moyens, mais aussi qui s'intègre dans le "pays" et le paysage.

Par ailleurs une décision du Conseil d'Administration du C.A.U.E, nous a conduit à étudier encore plus précisément cette question. Il est vrai que chacun souhaiterait pouvoir disposer d'un ouvrage d'information et de sensibilisation sur la manière de construire en Pays Basque. Or la brochure qui avait été éditée à

cet effet en 1975 pour le Conseil Général et la Direction Départementale de l'Équipement est aujourd'hui épuisée.

Nous avons mis en place un groupe de réflexion en vue d'étudier une nouvelle édition de cet ouvrage reformulée et actualisée, de façon à associer les décideurs et leurs techniciens, les professionnels, et ceux qui se préoccupent de l'avenir de l'architecture au Pays Basque.

Ce groupe de travail s'est réuni plusieurs fois, mais devant la disparité des points de vue entre les différentes catégories de partenaires, il n'a pas été possible de dégager des principes communs pour une publication.

Pour surmonter ces clivages, il nous était nécessaire de mieux les connaître pour les analyser. Nous avons lancé une enquête ciblée que nous avons confiée à une sociologue qui a interrogé des professionnels, architectes et paysagistes, des maires, des instructeurs de permis de construire, et des administrations d'État et communales, des représentants d'associations, des promoteurs-constructeurs. Cette enquête a été conduite par une série d'entretiens dirigés avec chacune de ces personnes, qui était interrogée sur les points suivants :

- Comment définissez-vous la maison basque ?
- Quelles particularités lui attribuez-vous, et quelles sont les caractéristiques que vous considérez comme des constantes et donc encore actuelles ?
- Quelle perception chaque interlocuteur a-t-il du paysage et son appréciation sur son évolution ?
- Enfin, un chapitre portait sur les prescriptions architecturales, leur efficacité et leur application ; l'image qu'elles véhiculent et à laquelle elles font référence.

Il ne m'est pas possible de détailler ici les résultats de toute cette enquête, le temps de parole ne le permet pas. Je vais vous livrer la synthèse générale et aller droit au but sur le sujet qui nous préoccupe :

***"A partir de quels critères fonder et juger l'architecture basque
des maisons individuelles aujourd'hui ?"***

Pour plus de compréhension je vais schématiser volontairement les tendances qui sont apparues dans le bilan de l'enquête. On peut dire qu'il y a deux courants dominants.

Ils parlent tous les deux au nom d'une même ambition et d'un même amour : le patrimoine.

Pourtant ils divergent :

- Les premiers pensent avec conviction qu'il sont garants du patrimoine architectural en perpétuant une image du patrimoine. Ils ont modélisé ce patrimoine.

- Les deuxièmes sont convaincus qu'ils sauvegardent le patrimoine architectural en le considérant comme la résultante d'une "praxis", d'une production sociale et culturelle.

Pour les deuxièmes, la maison basque était conçue de façon à répondre à des usages précis, essentiellement agricoles. De plus, les modes de fabrication trouvaient une justification autant par les nécessités de la vie quotidienne, que par les matériaux et les savoir-faire dont on disposait.

A leurs yeux, il n'y a plus aujourd'hui de correspondance entre les pratiques culturelles et sociales, les matériaux, les savoir-faire et la production architecturale qui devrait en être le résultat. Pour eux, le modèle auquel les premiers se réfèrent est plaqué sans aucune réalité, ni objective, ni technique, ni culturelle, et ne peut être considéré, en définitive, que comme une simple construction intellectuelle.

Ce modèle implicite actuel n'a pas la possibilité de s'enrichir avec les éléments qui constituent les fondements culturels contemporains et n'a donc pas de sens. "Pitrieries", "plagiat", "décor", sont les mots qui reviennent au coeur des discours les plus passionnés.

"Le risque est donc de se retrouver dans un système qui, sans apports exogènes, tourne sur lui-même, s'auto-conforte et s'auto-conforme avec, comme seule perspective, de s'appauvrir toujours davantage".

Pour les autres c'est une certaine image du paysage et du patrimoine qu'ils entendent défendre.

L' "etxe" dans sa modélisation est alors pour eux un signe de reconnaissance et d'appartenance à ce patrimoine.

Le problème -posé au public d'aujourd'hui- est de savoir si on a le droit de considérer l'etxe comme un signe conventionnel.

Je m'interroge d'autant plus dans une culture où le nom hérité de la maison se transmet de générations en générations et prime sur le nom patronyme que l'on tient du père. On n'est donc pas dans le formalisme du signe mais dans la réalité encore vivante.

Comment peut-on tenter de résoudre cette dichotomie ?

Il ne peut pas exister de recettes miracles en architecture, il faut s'atteler au travail et utiliser plusieurs méthodes et plusieurs pistes.

En premier lieu, je pense nécessaire de poursuivre la réflexion générale de fond pour approfondir les différents points de vue.

Il faut le faire en dépassionnant le débat et avec la volonté de décortiquer les sujets. C'est un travail long et lourd auquel doivent continuer à être associés tous les acteurs de l'acte de bâtir. Il ne s'agit pas d'organiser un colloque, ni même un débat. Ceci doit aboutir à définir un "art de bâtir" au Pays Basque.

Plus modeste, mais à plus court terme, une proposition qui a la qualité de son pragmatisme et qui consiste à s'accrocher à l'existant, à s'ancrer sur le terrain et à travailler à partir et avec lui, ce qui suppose une échelle locale, de quartier ou, au maximum, communale.

Il faut commencer par l'analyse paysagère et non plus l'esprit architectural, faire ressortir le génie des lieux pour déjà travailler sur les formes urbaines, les implantations et sur les caractères propres aux lieux.

Ce travail pourrait se faire avec des municipalités qui en auraient la volonté et voudraient se lancer dans ce type de démarche et d'étude.

Enfin, il me semblerait bien de pouvoir disposer d'outils de simulation qui permettent de se rendre compte de l'impact d'une construction en projet dans son paysage et qui favorisent la discussion avec des moyens visuels fiables et un même niveau d'information. L'image de synthèse, la scannérisation des photographies et d'autres techniques peuvent le permettre, mais les moyens financiers manquent. Cet outil serait particulièrement utile pour les particuliers qui veulent construire, pour les maires et les services instructeurs comme aide à la décision, pour tous les défenseurs ou amoureux de l'architecture et du paysage.

J'espère que nous pourrons approfondir ces différentes pistes et que nous parviendrons ensemble, animés par le même objectif, à résoudre les problèmes.

Etxemultzoak ez ote dira kaltegarri
egiazko urbanismo batentzat ?

*Les lotissements ne sont-ils pas une place
pour un véritable urbanisme ?*

Philippe FENOT

C.O.L.-eko zuzendaria
Directeur du C.O.L. (Comité Ouvrier du Logement)

Il est un moyen simple d'y répondre. Nous promenons-nous plus facilement dans un centre ancien type AINHOA, ou dans nos lotissements récents ?

Pouvons-nous être fiers de ces derniers comme les assemblages urbains ou de nos villages légués par nos ancêtres ?

Il y a 150 ans, le 3/4 de la population se concentrait à l'intérieur du Pays Basque. Aujourd'hui, celle-ci a fortement augmenté, et se masse à 80 % sur la côte et l'arrière-côte.

Il a bien fallu prendre les moyens techniques de division du sol pour permettre à ces nouveaux arrivants de se loger. Le lotissement n'est ni plus ni moins qu'un outil de division du sol, pour réguler, organiser un tant soit peu cette "champignonnade".

Quelle évolution en 70 ans ! Et si l'on se projette dans le futur, nous pouvons avec quelque effarement nous dire que c'est nous qui préparons le bonheur ou le malheur de nos petits-enfants.

Pourquoi n'avons-nous pas ce génie collectif, cette vision prospective, qui nous fassent aborder le droit du sol, à l'image de ce que nos anciens ont su mettre en commun en terme de propriété collective ?

L'espace du Pays Basque est restreint. Pourquoi n'avons-nous pas cette vision de division collective du sol ? Il existe depuis plusieurs siècles d'autres exemples à LYON, LILLE, STRASBOURG, ou dans d'autres pays européens.

Nul doute que le Pays Basque serait d'autant plus riche si au lieu de se départir de son sol, il l'avait pour partie mis en location. Il suffirait de commencer aujourd'hui par de petites opérations.

S'agissant du lotissement, ne pouvons-nous pas dire que cette apparente anarchie n'est au fond ni plus ni moins que le reflet de nos propres états intérieurs, de notre absence de spiritualité, de notre pauvre état de conscience ? **Le lotissement** est *l'instrument dit moderne de partition de l'espace*. En réalité, il est **l'espace vital minimum tolérable entre habitants**.

Ne rêvons-nous pas tous de vivre dans cette maison isolée en haut du coteau ? Avec vue sur mer et montagne ? Qui dit vue dit bien évidemment être vu. Peu importe pour ce qui est du paysage.

Le temps d'aujourd'hui est celui de devoir **non plus vivre une solidarité avec son voisin** mais **plutôt gérer et subir une promiscuité**. A telle enseigne que la Société dans laquelle je travaille, le COL, Coopérative HLM, a livré dans un bourg du Pays Basque une résidence de 6 logements. Quelques mois à peine après l'entrée dans les lieux de cette magnifique réalisation, de l'aveu de tous, deux des locataires "se tapaient sur la gueule", pour de bien menus détails.

Le problème n'est pas tant de donner un sens à l'urbanisme ou à l'architecture. Ce ne sont pas eux qui donneront un sens à la vie de nos contemporains. La question est là, bien centrale. Quels moyens utiliser pour donner un sens à la vie de chacun, et un sens aux lieux qui l'abritent ?

Eraikuntzen zaharberritzea gaur.
Zertarako ? Norendako ?

Réhabiliter le patrimoine bâti. Pourquoi ? Pour qui ?

J.M. ETCHART

P.A.C.T.-eko zuzendaria
Directeur du P.A.C. T.

Les générations antérieures nous ont légué un patrimoine. Elles ont eu le souci de le transmettre en bon état, en évitant sa dispersion.

Notre génération a donc la responsabilité de conserver ce patrimoine en bon état et de le restaurer.

Il est donc nécessaire de réaliser sans cesse des travaux sur des immeubles ayant quelques centaines d'années. Ces constructions ont été édifiées à partir de matériaux locaux : en pierres quand il existait des carrières locales, en utilisant davantage le bois (pans de bois) quand les gisements de pierres étaient plus éloignés.

A la différence d'aujourd'hui où le négoce des matériaux de construction est international, et que la construction neuve, par exemple, utilise constamment des matériaux fabriqués à plusieurs centaines de kilomètres de leur lieu d'emploi.

La tentation est grande de se servir de ces mêmes matériaux pour la réhabilitation du bâti ancien. Et c'est là que commencent les malfaçons, suite à des incompatibilités entre matériaux. On constate souvent, dans les maisons anciennes rénovées, des remontées d'humidité qui boursouflent le bas des murs. On aurait pu l'éviter en appliquant des enduits à la chaux naturelle qui auraient permis au mur de pouvoir "*respirer*" et de faire évaporer à sa surface l'eau qui, inmanquablement, gravite par capillarité en son intérieur.

A l'exemple de démarches entreprises par certaines communes (BAYONNE) en relation avec les professionnels du bâtiment, il paraît important de lancer des sessions de formation des artisans pour connaître les modes constructifs suivant les époques et apporter un traitement approprié.

Quand on réhabilite, on se doit d'introduire de la modernité. Car le patrimoine bâti, ce n'est pas une notion abstraite. Il sert aux usages quotidiens, à abriter des logements, des commerces, de l'artisanat, des locaux professionnels.

Leur fonctionnement nécessite des équipements, du confort, de l'isolation thermique et phonique.

Il est nécessaire de continuer à travailler avec les autorités qui délivrent les permis de construire ou éditent les règlements, pour qu'il ne soit pas fait systématiquement du neuf dans l'ancien. Les mutations de notre société entraînent des changements de vocation d'immeubles anciens. On se doit d'être innovant pour trouver des destinations nouvelles à ces bâtiments devenus vides (châteaux, fermes...).

Et les exemples sont nombreux pour illustrer : tel ce château qui est le siège de l' *Institut Culturel Basque*, ou tel autre château qui était devenu une remise pour matériel et qui a été réhabilité en logements locatifs et dont la qualité a été primée par le *Palmarès National de l'Habitat*. D'autres sont devenus des salles polyvalentes, ou des hébergements touristiques (gîtes, chambres d'hôte...).

C'est dans ce domaine qu'intervient le *P.A.C.T. DU PAYS BASQUE*, en offrant aux propriétaires ses services dans les domaines technique, architectural, de recherche de subventions et de financements.

Il intervient également au niveau des Collectivités Locales en assistance à la mise en place de procédures pour la réhabilitation groupée d'immeubles.

Le P.A.C.T. est un maillon dont les qualifications rejoignent d'autres qualifications pour des réhabilitations qui tiennent compte de l'histoire du bâtiment.

Etxegintza eta arkitekturari buruz,
zer dio hezkuntzak ?

*Comment se positionne l'enseignement
vis-à-vis des questions d'habitat et d'architecture ?*

Michel BERGER

Cantau Lizeoko erakaslea
Enseignant au Lycée Cantau

Au moment où tant de personnes n'ont pas de logement et que les besoins sociaux immédiats sont loin d'être couverts, dissenter sur le patrimoine peut paraître indécent. C'est pourquoi tout ce que je vais dire, très rapidement et très imparfaitement, sera tempéré par l'image en filigrane d'une société triale dont on ne parlera pas, partagée entre l'élite repue qui mène le monde, la grande minorité qui a quelques états d'âme et la très grande majorité des hommes et des peuples exclus à des degrés divers.

Alors l'architecture dans tout ça ?

Déjà en 1760, dans une lettre à Grimm, Diderot déplorait l'ignorance de l'architecture par ceux qui sont à la tête de l'Administration, alors que ce sont eux qui ordonnent les monuments publics, choisissent les maîtres d'oeuvre et décident de ce qu'il convient d'exécuter.

Deux cent cinquante ans plus tard y a-t-il eu quelques progrès dans la prise de conscience de l'acte architectural alors que les donneurs d'ordre sont innombrables, chacun pouvant un jour avoir à faire construire ou pour le moins devenir usager ?

L'étendue grandissante de la connaissance et son accessibilité croissante au plus grand nombre ne font-ils pas de l'architecture un élément de la formation au même titre que les sciences, la littérature, les arts ou la technique ?

Autrement dit, l'architecture a-t-elle une valeur éducative et en corollaire est-il nécessaire d'avoir une éducation à l'architecture ?

De même qu'une fleur, aussi modeste soit-elle, révèle tout un univers affectif ou savant, suivant le regard de son observateur, la moindre construction transmet à celui qui veut bien la regarder avec attention, des informations diverses, perçues à travers le prisme de la connaissance.

Divisée en monumentale et en domestique, l'architecture était dès son origine partagée entre maîtres d'oeuvre savants, qui la destinaient plus aux dieux qu'aux hommes, et artisans anonymes, qui l'enracinaient dans la terre qui l'avait vu naître.

L'économie de marché, les prouesses techniques, le productivisme et le modernisme ont entraîné des fossés de plus en plus grand entre l'architecture prestigieuse ou archéologique, les logements bon marché et la maison de tout le monde. Notre regard sera donc très différent selon que l'on juge l'un ou l'autre et nous pourrions très bien admirer un nouvel aéroport "ultra moderne", un casino restauré ou un cayolar en ruine, déplorer à juste titre les cités dortoirs, mais quand il s'agira de nous loger (voire de construire des halles à Bayonne) nos critères seront fort différents et beaucoup plus conservateurs.

Depuis des décennies, inspirés par des maîtres de génie, les architectes découvrent et accentuent une architecture rationnelle, fonctionnelle et internationale en faisant table rase du passé. Ils le font en réaction contre l'académisme puis contre le régionalisme des années vingt et trente, réhabilité depuis qu'il est débarrassé du badigeon idéologique exécrable qui lui collait à la peau. Cette vision universelle de l'architecture s'éclaire d'une certaine liberté créatrice, malheureusement trop souvent confrontée dans la pratique professionnelle aux monstrueuses réglementations, législations et autres commissions stérilisantes. Parallèlement les usagers, qui n'ont pas de connaissance architecturale, séduits pour la plupart par les nouvelles technologies et les gadgets, qui cherchent les modèles de voitures et d'équipements ménagers les plus modernes, dont la toute récente domotique et la maison "intelligente", et se contentent, pour ce qui concerne le Pays basque mais c'est la même démarche ailleurs, d'une pâle copie de l'Etxe ancestrale, très mal transposée parce que très mal connue.

Pourtant l'architecture n'est pas seulement une somme de fonctions bien adaptées à son temps et à son milieu, aux besoins élémentaires ou sociaux, au souci esthétique ou aux goûts plus ou moins élaborés, c'est un être vivant entièrement créé par l'homme, pour lui-même, et qui lui renvoie l'image plus ou moins fidèle de sa propre culture. Comme tout être vivant l'architecture échappe un jour à son créateur pour appartenir à la collectivité qui s'en empare légitimement, la juge et la transforme à sa convenance. Inscrite dans un environnement particulier qui l'a influencée, elle y fonde un nouveau cadre qui subissant à son tour les mutations culturelles de son temps inspirera une nouvelle architecture, faite de mémoire locale et d'apports extérieurs. Il arrive que l'imagination ou la copie de modèles transposés soient plus fortes que la mémoire ou bien que la mémoire semble s'opposer à la modernité, alors l'architecture renie ses origines, elle s'élance ou se fige sur d'autres modèles jusqu'au jour où surgit un grand cri, l'irrintzina, poussé par ceux qui veulent rétablir des liens cohérents avec leur passé, dans lequel ils puisent leur source vitale et leur inspiration.

L'architecture est donc bien en un lieu donné et à un moment donné, la forme sublimée de l'expression sociale et culturelle des éléments bâtis, de leur environnement et de leur équipement, fruits de la liberté et de la responsabilité de leurs auteurs quant à leur qualité, leur insertion et leur fonction.

S'il devient admis aujourd'hui et ici, que des erreurs passées, le rupturisme en architecture, destructeur et uniformisant, est plus néfaste que le pastiche, il serait temps de donner à la création architecturale des moyens d'expressions innovantes et savantes, accessibles à tous, faites d'imaginaire et de continuité, de permanence et d'audace.

Déclarée d'utilité publique par la loi, l'architecture appartient à chacun et à tous. Elle nécessite une formidable sensibilisation et une formation qui passe nécessairement par l'éducation du citoyen.

Il appartient donc aux pouvoirs publics, secondés par tous ceux qui participent à l'élaboration du cadre de vie et par les représentants des usagers, de promouvoir une nouvelle façon d'aborder la recherche architecturale qui soit moins élitiste sans pour autant sombrer dans la démagogie.

Ceux qui participent à cette sensibilisation et à cet apprentissage sont déjà très nombreux. Leurs actions doivent être citées, même si certaines sont oubliées bien involontairement, pour montrer l'importance de la démarche déjà accomplie mais dont on mesure malgré cela les limites et les besoins complémentaires à mettre en oeuvre pour sensibiliser chacun d'entre nous ...

Cette sensibilisation passe tout naturellement par l'apprentissage de la qualité et l'approfondissement de la connaissance du domaine bâti, selon le principe que la connaissance et la perfection contribuent à valoriser et à respecter un objet.

C'est le rôle des Ecoles d'Architecture dont la plus proche n'est pas à Bordeaux mais à Saint-Sébastien puis à Pampelune et avec lesquelles il serait bon d'établir des relations beaucoup plus approfondies.

C'est le rôle du C.A.U.E. dont on connaît déjà la pertinence et la qualité de ses interventions vers le grand public, les scolaires et les décideurs et qui pourraient encore s'étendre et se diversifier.

C'est le rôle des architectes qui, à travers l'exposition de leurs oeuvres, montrent des réalisations souvent exemplaires.

C'est le rôle des professionnels du bâtiment qui forment leurs personnels notamment dans le domaine de la restauration.

C'est le rôle du RA.C.T, avec lequel, sponsorisé par l'E.D.F, fut élaborée une plaquette bilingue français-basque sur l'étude du bâti en Pays basque et sur la façon de le réhabiliter.

C'est le rôle de l'Enseignement Technique en général et du Lycée du Bâtiment de Cantau en particulier où je vous invite à vous rendre ce soir ou demain aux journées Innobat. Vous y découvrirez la capacité des enseignants et des élèves à mettre en évidence la nécessité de la qualité et de l'innovation avec des partenaires professionnels et à joindre à la haute technicité de la recherche architecturale.

C'est le rôle bien sûr de l'Institut Culturel Basque qui a organisé ces journées du patrimoine sur le thème de l'architecture et de l'habitat et que l'on peut applaudir.

C'est toujours le rôle de très nombreuses associations, notamment celles sur la protection de l'environnement, car l'architecture est souvent une déchirure qu'il faut savoir maîtriser. Mais aussi les associations familiales, de locataires, de propriétaires...

Et parmi les associations, je n'oublie pas celle qui a le plus travaillé depuis des années à la connaissance et au renouveau de l'architecture du Pays basque. Je veux parler de Lauburu qui nous a tous convaincus qu'on ne pouvait plus ignorer les richesses et les spécificités de l'architecture de la maison basque en nous faisant connaître aussi les termes qui risquaient de se perdre.

Cette rénovation nous amène tout naturellement à évoquer le problème de fond qui nourrit ces journées du patrimoine avec cette question : architecture basque ou architectures plurielles du Pays basque ? Ce n'est pas moi qui trancherait ici ce soir. Mais comme le disait récemment Claude Parent, qui a

longtemps parlé en architecture de la nécessité de détruire et dont il mesure aujourd'hui, sans la renier complètement, la profonde insuffisance :

"La nouvelle modernité sera faite de l'opposition contrôlée entre l'appartenance à une tradition et la libération d'un projet".

LAUGARREN ZATIA / *QUATRIEME SÉQUENCE*
SORKUNTZAREN HATSA
Le sens de la création

*"Tout existe, il s'agit pour
l'homme de le découvrir. On
arrive alors à des évidences qui
sont toujours des idées fortes.
Chacun y retrouve ce qu'il portait
en lui à l'état latent et inconscient,
mais que la paresse, liée à
l'acceptation des idées reçues, lui
voilait. C'est pour cela que la
nouveau est toujours, dans un
premier temps, inacceptable.
Les réactionnaires ne sont ni de
droite, ni de gauche, ils sont tout
simplement paresseux..."*

Gaetano Pexe

Eraikuntza eta ingurumenaren arteko harremanak

L'implantation d'une construction dans le paysage

Robert ANDRE

Arkitektoa / *Architecte*

L'implantation d'une construction dans le paysage devrait être le résultat d'une démarche.

Nous percevons le paysage à travers des images, des bruits et des odeurs. Les images n'ont pas seulement une valeur esthétique. Elles comprennent un ensemble de signes qui traduit la mémoire du lieu et lui donne son identité.

Le paysage a été construit par l'homme au sein d'une société qui, au fur et à mesure de son évolution, a laissé des traces pleines de significations et de valeurs. Ce sont des repères précieux qui permettent aux hommes de se situer dans une culture et un espace. Le mal-vivre, le mal du pays, la crise identitaire témoignent actuellement de la disparition de ces repères.

Respecter le paysage, c'est donc respecter ces repères, c'est accompagner et valoriser l'identité du lieu dans tout aménagement de l'espace.

Néanmoins, depuis plusieurs dizaines d'années, c'est le monopole économique qui conduit à l'aménagement du territoire. Les plans d'urbanisme et les travaux publics uniformisent les villes et les terroirs avec des solutions standard, dites fonctionnelles. Le sol est exploité comme un gisement de valeur foncière. Les centres-villes sont aménagés de façon semblable de Dunkerque jusqu'à Biarritz, avec les mêmes matériaux, le même mobilier urbain, les mêmes boutiques franchisées.

Respecter le paysage, au contraire, c'est partir d'une analyse géographique, naturaliste, historique et culturelle des lieux pour relever les éléments spécifiques qui constituent leur identité et en déduire les conditions à respecter⁴.

Ces conditions devraient s'imposer dans le développement économique à travers l'urbanisme et l'aménagement.

Dans le domaine bâti, ces conditions ne concernent pas seulement l'implantation, mais aussi l'échelle des éléments constitutifs, les volumes, les couleurs et les matériaux, chacun de ces aspects participe à l'image que montre le paysage pour former un ensemble cohérent.

⁴ Par exemple, la proposition de démarche concernant Ciboure, déposée à l'I.C.B.

Par exemple, dans notre Pays Basque, les villages sont souvent constitués en quartiers, autour d'un petit groupe de maisons. Au lieu d'en poursuivre le développement, la prolifération des lotissements dilue ces quartiers dans une zone pavillonnaire, en outre, plantée d'espèces végétales hétéroclites, brisant l'organisation ancestrale de l'espace. Dans ce cas, l'architecte et son client participeront à cette destruction, quelle que soit leur bonne volonté.

En recherchant à maintenir à chaque lieu son identité, ce sont des conditions particulières qui vont s'imposer au concepteur et en définitive, non seulement le respect du paysage sera assuré, mais l'expression de la création architecturale sera suscitée, en permettant la réalisation d'une oeuvre unique, originale, adaptée à un lieu unique et à une époque précise, à l'opposé de tous les modèles stéréotypés.

Kostaldeko Arkitektura Artxiboen Zerbitzua

Le service des Archives d'Architecture de la Côte Basque

Hervé SORIANO

Arkitektoa/ Kostaldeko Arkitektura Artxiboen idazkaria
Architecte / Secrétaire des Archives d'Architecture de la Côte Basque

Un groupe d'architectes dont quelques-uns participent à ce débat et dont je suis, se retrouvent régulièrement pour assister, participer, s'exprimer dans le travail que mènent depuis leur création en 1991, les "Archives d'Architecture de la Côte Basque".

Au préalable, il faut expliquer l'originalité de cette association dite "patrimoniale" et le pourquoi de son installation sur la Côte Basque. L'Inventaire Général d'Aquitaine en relation avec l'Institut Français d'Architecture et la D.R.A.E. d'Aquitaine, a procédé entre 1986 et 1989 à une première prospection sur la richesse du patrimoine architectural balnéaire de la Côte Basque.

Rapidement, il est apparu que notre région fût entre 1850 et la deuxième Guerre Mondiale, un creuset pour les créateurs, tant sur le plan de l'architecture et des arts décoratifs, que sur celui des arts plastiques. Le mouvement régionaliste mais aussi les différents mouvements modernes, dans la première moitié du 20ème siècle, ont façonné de manière irréversible les paysages du Pays Basque.

C'est pour comprendre, reconnaître, diffuser le travail des architectes de l'époque, qu'ont été naturellement créées les "Archives d'Architecture du Pays Basque".

En effet, nous nous sommes aperçus que sans un travail de recherche et d'inventaire de qualité, aucune sensibilisation des milieux professionnels et du grand public ne pouvait être entreprise, alors qu'existait une curiosité accrue vis-à-vis de ce patrimoine.

Après, ont suivi les expositions, publications, architectures de Biarritz et de la Côte Basque, le Pays Basque 20/30, Pavlosky..., bien accueillies par le public et aboutissant à la reconnaissance et la protection de certains édifices des années 30 dont l'exemple le plus connu, est le Casino Municipal de Biarritz, mais aussi la Mairie de Guéthary, ou la villa Leihorra à Ciboure.

La richesse et la variété des documents portant sur des édifices présents ou disparus ont confirmé que notre région était le foyer d'une culture moderne. Sauvage, Sue, Mallet-Stevens, Hiriart, et bien d'autres architectes s'associent à des artistes de renom pour parfaire leurs réalisations (maîtres verriers, peintres céramistes sculpteurs, ferronniers...).

Cette culture se nourrissant de références locales, puisqu'un patrimoine architectural et des paysages exceptionnels attiraient donneurs d'ordres et créateurs de tous horizons dans notre région.

Un véritable débat d'idées et un permanent champ d'expériences a fonctionné sur la Côte Basque pendant toute cette période.

Il est donc nécessaire et naturel que les architectes d'aujourd'hui poursuivent et entretiennent ce débat.

Au-delà d'assurer la gestion du legs historique, les "Archives d'Architecture" se sont donc engagées dans une réflexion portant sur le patrimoine du futur et les conditions de la production actuelle.

C'est ainsi que s'est constitué le "Groupe du Mercredi" réunissant des concepteurs locaux.

Un premier travail, commandé par la Direction Régionale de l'Environnement, a été mené cette année. Cette étude porte sur l'Insertion des Nouvelles Réalisations Architecturales dans les ensembles urbains et le paysage du Pays Basque.

Toute intervention nouvelle demande une analyse préalable très attentive. D'autre part, un consensus s'est progressivement établi entre les maîtres d'ouvrage et les services chargés du contrôle pour privilégier une production portant les signes du régionalisme, au détriment de projets plus épurés.

Une architecture basque moderne n'est-elle pas concevable ?

Certains, de plus en plus nombreux, parmi les professionnels et les non professionnels, y croient et veulent convaincre.

La nécessité d'un débat largement ouvert sur ce thème se fait sentir entre les administrations concernées, les élus, les donneurs d'ouvrage, les tenants de la culture basque vivante, de part et d'autre des Pyrénées.

Certains membres du groupe ont choisi d'exprimer des points de vue généraux sur le problème, une douzaine d'exemples ont été choisis et analysés par d'autres, qui présentent un éventail d'interventions allant du bâtiment public à l'aménagement d'une source.

Ce travail fera l'objet d'une publication prochaine par les Editions du Comité Izpegi.

Artelariak ukan askatasuna,
arkitektoek jasan hertsitasuna

*De la liberté accordée aux plasticiens
à la rigidité imposée aux architectes*

Xabier LEIBAR

Arkitektoa / *Architecte*

La réponse à l'interrogation posée fait appel à des considérations qui sont à la fois d'ordre générique (c'est-à-dire valables ici comme ailleurs), mais aussi très spécifiques recentrant ainsi la problématique sur des valeurs régionales.

Un des premiers facteurs de réponse réside sans doute dans la différence de statut qui existe entre l'architecture et ce que l'on appelle communément l'artiste.

Il est largement admis aujourd'hui qu'un individu pleinement engagé dans une recherche créatrice, dans le domaine des arts plastiques, soit considéré comme un "artiste".

Par contre l'architecte va éprouver les plus grandes difficultés à revendiquer un éventuel "statut artistique". Tout au plus va-t-il être considéré comme un "homme de l'art", c'est-à-dire une personne ayant une connaissance, une culture artistique mais ne générant pas d'oeuvres artistiques.

Alors pourquoi ce statut a-t-il autant d'importance ?

Tout simplement parce que la création (tous champs disciplinaires confondus) est toujours l'expression d'une culture. Autrement dit, on ne crée que ce que l'on est. Pour produire de l'art, il faut préalablement être un artiste.

La spécificité de l'artiste réside précisément dans le fait qu'il peut produire des oeuvres en prenant appui sur sa propre culture, et sur elle exclusivement.

Et nous accepterons tous que sa culture (c'est-à-dire sa vision du monde, ses valeurs esthétiques et même éthiques) puisse le conduire à une oeuvre qui soit en rupture avec nos propres valeurs esthétiques ou éthiques.

Il existe une sorte d'acceptation, de droit à la différence.

Ce qui est encore plus étonnant c'est que souvent, plus l'écart existant entre les valeurs de l'auteur (et donc de l'oeuvre) et celle du "public" est important, plus la reconnaissance artistique est grande.

En somme l'artiste a une sorte de droit social à la création.

Si l'on recentre cette problématique dans le contexte régional, on est encore plus fasciné de constater que, quelques fois, des individus créateurs, bien qu'étant intellectuellement et culturellement assez éloignés des valeurs communes, vont devenir les représentants d'une culture collective, en l'occurrence la culture basque.

Prenons un champ disciplinaire qui a des analogies avec l'architecture : la sculpture.

Je pense que personne ne contestera qu'autant Jorge Oteiza que Eduardo Chillida sont les représentants majeurs de la sculpture basque de ces cinquante dernières années.

Pourtant tous les deux ont participé à des courants de pensée qui sont à la fois internationaux (constructivisme puis minimalisme pour Oteiza, abstraction symbolique pour Chillida) et avant-gardistes, donc à priori en décalage avec le système de valeurs du public.

Pour être plus simple et plus direct, je dirai qu'ils n'ont pas eu besoin de représenter des scènes de pêche ou des parties de pelote pour, non seulement faire partie du patrimoine collectif, mais qui plus est, générer tout un fragment de patrimoine.

Il y a donc eu une sorte d'adhésion, voire d'identification à des valeurs représentées par une élite artistique.

En architecture, nous sommes malheureusement bien loin d'une telle ouverture.

Si l'architecture, comme la sculpture, peut être considérée comme l'expression d'une culture, il ne s'agit plus d'une culture individuelle et spécifique, mais d'une sorte de culture collective qui est celle des "usagers". L'usager étant compris dans une acceptation tellement large qu'il désigne à la fois tout le monde et personne.

Une sorte de moyenne culturelle ou plutôt de culture moyenne.

Le travail de l'architecte consisterait alors à analyser cette culture collective, ou plus exactement ses éléments structurants pour amener des réponses architecturales qui soient en cohérence avec l'imaginaire collectif.

Sur le plan idéologique, cette attitude paraît séduisante, puisque l'architecte se présente comme étant à l'écoute de la culture d'autrui.

L'autrui étant entendu comme le plus grand nombre, la tendance majoritaire.

L'incidence esthétique est évidente. L'architecte utilise le "vocabulaire ambiant" (celui que le temps a fait admettre par tous) pour produire des formes qui entretiennent un rapport mimétique avec l'existant.

Cette méthodologie déjà très établie, se voit encore consolidée lorsque l'on fait apparaître la notion de patrimoine.

En effet cette attitude intellectuelle qui consiste à entretenir un rapport mimétique avec l'existant est considérée comme parfaitement respectueuse du patrimoine collectif.

On parle alors d'architecture d'accompagnement ou de continuité. On dit aussi que l'architecture "s'intègre".

Dans une région à forte valeur patrimoniale, un tel discours reçoit bien entendu un accueil très majoritairement favorable.

Le problème étant que l'on aboutit très rapidement à un ensemble de règles qui définissent une sorte d'archétype ou d'architecture étalon.

On ne peut dès lors s'empêcher de penser que cette attitude basée sur la "moyenne culturelle" va produire une architecture tout aussi moyenne.

La prise en compte exclusive de l'opinion du plus grand nombre, si bien elle garantit une certaine neutralité dans le regard que portera ce "plus grand nombre" sur l'oeuvre construite, elle ne peut en aucun cas donner à l'oeuvre une quelconque valeur absolue.

Jamais le débat politique n'a été aussi peu fertile que depuis que les élus ont eu la possibilité de sonder l'opinion publique.

Jamais la télévision n'a été aussi annihilante que depuis l'avènement de l'audimat.

On peut craindre qu'il en soit de même pour l'architecture.

On oublie que l'idéologie créatrice, en architecture comme ailleurs, a besoin d'espace, elle se satisfait mal des structures dogmatiques et des règles consensuelles.

Elle relève d'une vision dynamique du patrimoine, considérant qu'il ne se fait pas simplement par itérations (variations autour d'un thème), mais aussi par altérations.

Dès lors l'architecture n'est plus conçue sous l'angle sécurisant de l'opinion majoritaire, elle est faite au contraire de partis pris, de choix délibérés.

Chacun des projets devient un cas particulier, l'architecture apparaît comme le résultat d'un travail d'auteur. Les considérations générales s'estompent au profit de l'analyse spécifique.

L'architecture devient une sorte de pensée engagée, et l'oeuvre construite la trace de cette pensée.

L'architecte met sa connaissance au service du collectif sans perdre pour autant son intégrité intellectuelle ni sa capacité créatrice.

L'architecture devient alors le véhicule d'une connaissance, une sorte de médium privilégié.

Bihar bizitza

Habiter demain

Argi OXANDABARATS

Arkitektoa / *Architecte*

PROLOGUE

Les choix économiques, culturels, politiques à venir, détermineront des modes de vies et d'habiter différents.

Ces choix amèneront à prendre en compte et à intégrer de multiples facteurs :

- réaménagement des modes et des temps de travail,
- nouvelles répartitions territoriales,
- rappports villes-campagnes,
- nouvelles données Espace-Temps,
- augmentation constante de la population terrestre pour une superficie constructible immuable,
- partage des terres,
- rappports aux sites,
- protection de l'environnement,
- identités culturelles,
- innovations techniques...

Autant de facteurs qui conduiront à habiter et vivre autrement.

Les programmes, cahiers de charges et solutions architecturales seront alors autant de réponses possibles et nécessaires à ces changements.

L'acceptation ou le refus d'une société à deux ou plusieurs vitesses conditionnera également les modes d'habiter.

Zones résidentielles sous surveillance, quartiers exclus de la vie des cités et mégalofoles, création de nouveaux ghettos, seront autant d'éléments qui modèleront les modes d'habiter et les programmes d'habitat de demain.

L'architecture imprimera alors dans le temps et dans l'espace la culture de son époque. C'est pourquoi la gestion et la construction de l'habitat de demain relève dès aujourd'hui d'une responsabilité collective et devra être le fruit d'un travail et d'une exigence communautaire.

Si les enjeux de l'architecture et du développement des villes sont fondamentalement culturels, quelles sont les structures aujourd'hui offertes pour promouvoir de nouvelles approches urbanistiques et architecturales, et participer de manière effective et réflexive à l'élaboration de projets de villes et d'habitats ?

Avant de tenter de déterminer quel pourrait être l'habitat de demain, ne faut-il pas alors, avant tout, créer des laboratoires d'architectures et d'urbanismes, des espaces de recherches appliquées, des ateliers pédagogiques, des espaces de diffusion et de communication culturelles ?

Les réponses à toutes ces questions, à toutes celles qu'elles ont elles mêmes générées, la mise en place des structures nécessaires à une approche optimale de la gestion de l'habitat pour demain, par l'ensemble des décideurs, concepteurs et usagers, permettront alors de pouvoir véritablement rêver, les yeux grands ouverts, à l'habitat de demain.

HABITAT DE DEMAIN

Face à l'engouement manifeste pour les maisons individuelles et face au développement incontournable des logements collectifs, que proposer ?
des maisons individuelles dans des gratte-ciel ?
des villages enfermés dans des tours autonomes ?

ou simplement des lieux d'habitat faits par et pour les hommes,
des lieux d'habitat que l'utilisateur puisse manier, avec lequel il puisse jouer,
des lieux riches de solidarités créées, d'instantanés partagés,
des lieux offerts, pour découvrir et matérialiser des souhaits non encore formulés.

L'identité, marque indélébile, viendra alors naturellement marquer de ses traces ce qui se fera, ce que les hommes concevront.

Sa spécificité naîtra de la valeur des hommes qui l'habiteront, la pareront, la contempleront,
expressions d'une communauté,
signes de son rapport aux autres, à elle même, aux sites où elle prendra corps et se déploiera.

Architectures de lumière,
de paysages,
de roches et de terres,
de mer et de montagnes,
de contrastes et de couleurs,
à l'image de la terre qui l'accueille et l'accueillera.

Rapports à l'extérieur, à la place, à la rue, à l'autre.

Architectures en connexion avec les lieux d'expressions communautaires,
architectures ouvertes au monde,
architectures métisses.

Architectures fortes de leurs compétences à enchanter.

Architectures porteuses de projets de sociétés.

Expression d'une volonté, celle de ne jamais se figer, d'aller toujours de l'avant
dans la recherche de la beauté, du confort, des formes, des volumes.

Architectures d'enthousiasmes et de passions.

Espaces riches de multiples sonorités, où le chant emplit l'espace et le met en
résonnance.

Habitat creusé où viendront se cristalliser, se sédimenter des langages multiples,
donnant à voir à chacun d'entre nous une image que l'on puisse aimer.

Architectures riches de sens, d'images, de poésie, de connivences, et d'émotions.

Architectures repères.

Architectures strates.

Architectures inscrites dans des tissus anciens, et tournées vers un avenir à
dessiner.

Habitats et architectures qui dans les jeux mêlés de ces différentes strates (passé,
présent et avenir) permettront aux hommes de percevoir simultanément
plusieurs mondes, de ressentir par ces décalages de perception leur appartenance
à un temps présent, inscrit dans la continuité d'une histoire et dans l'amorce
d'un temps à créer.

Beldur eta itzaropenak

Craines et espoirs

Eliane MENDIBOURE

Arkitektoa / *Architecte*

On paye aujourd'hui le tribut de cette immense dilution culturelle et spatiale. Et les uns de s'insurger contre les pâles imitations des fermes à colombages, les autres de crier au loup pour trop de vitrage ou un toit-terrasse.

Alors que pendant ce temps, on gèle nos villes et nos villages, on décide que *eux* ne doivent plus bouger, qu'on va se raccrocher à ces images. Ceci démontrant notre impuissance face au raz de marée qui balaie les périphéries. Effectivement pour les gens Bayonne, Saint Jean de Luz ne sont identifiés que par leur centre et non par leurs zones artisanales ou résidentielles récentes qui se ressemblent tant.

Je pense qu'il nous faut rétablir des échelles de valeur, faire comprendre aux gens que leur maison, leur appartement ne se situent pas sur une île déserte mais qu'ils doivent dialoguer avec ceux qui les entourent, que la relation maison/rue/village/quartier est extrêmement importante, que l'identification individuelle passe par l'identification collective et inversement.

Quand on appréhende tous les critères qui ont fait la maison rurale (lieu de culte, habitat de la famille avec ascendants et collatéraux, intégration des lieux de travail, abri des bêtes, données topographiques et climatiques, adaptation des matériaux en usage à l'époque) et ceux qui ont fait la maison urbaine (lieu de travail - commerce, artisanat -, parcellaire étroit, rentabilisation du sol par le nombre d'étages, appartements de rapport, idem pour les matériaux), je suis persuadée qu'il faut être aussi contemporain que nos anciens : requalifier, requantifier les nouvelles données - le confort, l'hygiène, la composition des familles, la transmission différente du patrimoine, l'éloignement lieu de travail/habitation, la voiture, les loisirs culturels et sportifs, l'éducation. Toutes ces activités sont dorénavant éclatées, ne se déroulent plus sous le "même toit", nous avons des technologies nouvelles à notre disposition.

Il va nous falloir d'abord panser les plaies, retisser les liens forts. Notre travail, notre responsabilité d'architecte passeront d'abord par un travail sur la CHOSE URBAINE : ne pas déconnecter un objet de son contexte, savoir réhabiliter, rénover, utiliser tous les matériaux à notre disposition, intégrer tous les nouveaux critères, et surtout apporter autant de soin à la maison de 100 m2 qu'à celle de 250.

Bien sûr en amont, nos politiques, nos technocrates, doivent repenser (ô

terme à la mode qui exprime bien le désarroi général !) l'aménagement du territoire. Car, par exemple, qu'ont fait les architectes des années 50, avec toutes les contraintes économiques et techniques de l'époque, soit, en toute bonne foi et bon professionnalisme, sinon bâtir ce qui est devenu la plaie du XXème siècle : les ghettos urbains, les cités 5000, 10000..., les pires lieux d'exclusion et de NON VIE / NON VILLE ?

Voilà, j'espère avoir pu exprimer mes craintes, mes espoirs, le fait que le problème n'est pas de savoir s'il faut continuer à mettre des tuiles sur le toit, des petits carreaux aux fenêtres ou poser un beau cube "high tech" sur une pelouse verte, mais de permettre l'identification d'un acte bâti dans un ensemble dont l'échelle augmente avec le degré de reconnaissance. C'est à dire rebondir de son habitation à sa rue, à son quartier, à sa ville... Les questions esthétiques deviennent par là-même tout à fait secondaires. Le sentiment identitaire se confortera, s'alimentera de tous ces rebonds.

Petite digression en vue d'illustrer mon propos :

Prenons l'exemple des halles de Bayonne :

- en 1880, il a fallu intégrer dans Bayonne intra-muros un nouveau type de bâtiment : des halles. Le modèle architectural existait, la halle de type Baltard. Pas de scrupule : on rase la moitié d'un îlot, on cicatrise quelques façades et on monte ces halles. MODERNITE.
- en 1960, il faut les démolir suite à l'effondrement du toit sous la neige et à leur vétusté. Nouvelles données, nouveau programme : un parking de 3 étages sera élevé sur les 2 niveaux de halles. Construction d'époque : utilisation du béton armé. MODERNITE.
- en 1990, la non adéquation du bâtiment à son utilisation en marché couvert et son esthétique fort décriée, entraîne sa démolition pure et simple. Et quoi... ? Une reconstruction d'un pavillon de type Baltard sur la moitié de l'emprise antérieure. MODERNITE ?

Qu'ont dû faire les architectes ? Redonner à nos élus, nos technocrates l'image rassurante du passé. Attention il faut noter qu'ils n'ont pas eu d'autres alternatives. La greffe de 1960 n'ayant pas pris, on efface tout et on recommence !

Un autre aspect tout aussi important est celui soulevé par la pérennité de l'acte construit. Allons-nous aussi vers la généralisation de bâtiments KLEENEX vite faits, pas chers, adaptés à leur seule fonction du moment ? Tout comme l'on met au rebut nos avions, nos trains, nos navettes spatiales ?

A mon avis, la problématique de l'habitat et de l'architecture (de l'architecte ?) au XXIème siècle ne se posera pas tant sur la "maison" elle-même que sur les relations qu'elle entretient dans l'espace urbain.

En effet, nous nous trouvons (et ceci n'est pas spécifique au Pays Basque) face à une situation très difficile : les périphéries de nos villes et villages sont emplies de lotissements, d'ensembles d'habitations collectives qui ont poussé dans l'anarchie la plus complète (ou presque). Ces lieux sont habités par des gens déracinés (migrations rurales, nationales, internationales) venus chercher pour les uns la proximité du travail, pour d'autres le soleil, la mer, la montagne. Ces populations, à des degrés divers et bien évidemment pour des raisons différentes, ont perdu toute culture de la maison, de la ville, du village ; en bref, une identité architecturale et urbaine.

C'est un leurre, pour nous architectes, que de vouloir remplacer un modèle par un autre. On sait pertinemment qu'il ne faut pas "recopier" la ferme labourdine. Pourtant nous nous retrouvons quotidiennement face à des gens qui cherchent désespérément des "indices culturels", les uns pour retrouver des racines, perpétuer un style, les autres pour essayer par leur maison de s'intégrer, de s'identifier à ce qui semble être "l'image" de l'architecture basque.

De la même façon, on ne peut faire plus mal aux gens qu'en leur disant que leur balcon en fer forgé est moche. Alors qu'à l'époque (30 ans), c'était une mini révolution : "enfin un balcon qui ne va pas pourrir comme le bois !". C'était pourtant signe de modernité que de tenter d'employer un matériau nouveau palliant aux carences de l'ancien.

De même, qui osera dire que les maisons sur garage sont moches quand, à l'époque, personne n'a été capable de résoudre l'équation :

"garer sa voiture + construire sur 800 m² =
voiture au rez de chaussée et habitation à l'étage.

Plus globalement, qui s'est élevé contre le fait des lotissements ? Qui a hurlé au scandale quand on a laissé s'urbaniser des hectares de bois, de champs, de marécages sans aucun schéma directeur, sans aucune identité urbaine ? Que sont ces rues, ces passages, ces places qui n'en ont que le nom ?

On sait que nos villes crèvent dans leurs murs, que les centres ne peuvent accueillir les grandes surfaces commerciales, les hôpitaux, les lycées, les universités, les bagnoles, les parkings, les immeubles de bureaux, des administrations, les ateliers, les terrains de sport. Or la ville, c'est tout cela, cet enchevêtrement d'habitations, de services, ce carrefour des communications.

BOSGARREN ZATIA / *CINQUIEME SEQUENCE*

EZTABAIDA : ZATI HAUTATUAK

Débat: morceaux choisis

LIBERTE DE CREATION ET RESPONSABILITE SOCIALE

"Quelle est la limite ?"

"C'est vrai que l'architecture est une oeuvre d'art et, comme toute oeuvre d'art, elle mérite un espace de liberté. Mais quelle est la limite dans tout cela ? M. Leibar a très justement établi une comparaison avec les artistes sculpteurs. Il est vrai que personne ne donne de limites à un artiste sculpteur ou peintre. Mais moi, si je n'aime pas les oeuvres d'Oteiza, je ne vais pas les voir... Par contre, si un architecte construit une oeuvre dans la ville qui ne me convient pas du tout, elle m'est imposée et je suis obligé de la voir tous les jours. Le vrai débat est ouvert... Moi je n'ai pas de réponse mais je souhaite qu'on le fasse évoluer".

"Une voie médiane..."

"N'y a-t-il pas une voie médiane qui consisterait à laisser un champ de liberté aux architectes en créant toutefois une commission consultative que les élus pourraient dans des cas particuliers, consulter ?"

"En imbriquant l'un dans l'autre imaginaire et tradition..."

"Il faut trouver les moyens d'identifier un paysage tout en lui donnant une continuité et un développement normal. Sans le défigurer pour autant mais sans le figer non plus dans une apparence absolue..."

C'est aujourd'hui un faux débat que de parler de "patrimoine conservateur" car tous les gens qui oeuvrent dans ce sens veulent que leur pays reste celui où ils ont vécu : ils veulent reconnaître leur pays mais dans son développement. En imbriquant, l'un dans l'autre, imaginaire et tradition..."

"L'association LAUBURU désirerait, depuis une quinzaine d'années, effectuer une ou deux opérations de quartier (opérations d'urbanisme) pour justement tenter autre chose. Tenter quoi ?

Il y a, dans l'architecture basque que nous connaissons, beaucoup de possibilités encore ouvertes et pourtant oubliées.

La modularité des constructions par exemple... Les maisons étaient modulaires, on pouvait les agrandir d'un côté ou d'un autre. Ne peut-on pas prévoir

aujourd'hui, dans un urbanisme de quartier, des possibilités d'agrandissement avec des maisons qui n'obligeraient pas, dès qu'il y a un, deux ou trois enfants à vendre et à partir ailleurs ?

Autrefois, vous trouviez dans les quartiers des essences d'arbres fruitiers qui disparaissent peu à peu... Un projet d'urbanisme ne peut-il pas intégrer des essences d'arbres qui appartiendraient à tout le monde ?

Nous désirerions exploiter ces différentes pistes avec des professionnels : architectes, urbanistes, paysagistes. Il existe encore un champ libre, sans aller vers une totale liberté qui serait, pour moi, une non-architecture".

"Architecture... Non architecture... "

"Tout ce qui s'élève au dessus du sol n'est pas de l'architecture. L'architecture doit correspondre à une civilisation, à un art de vivre, de travailler, à quelque chose de véritablement urbain. Donc, il y a architecture et non-architecture".

"L'architecture s'est, jusqu'à présent, appuyée dans ce pays sur l'usage qu'on faisait d'une maison (habitat et travail). C'était donc une architecture pratique et fonctionnelle. Ensuite, on utilisait le matériau local, trouvé sur place. Enfin, elle était adaptée aux besoins sociaux (abri de plusieurs familles en même temps). Tout cela tombe en désuétude... Vous pouvez, aujourd'hui, faire venir le matériau de partout, plus besoin de matériau local... Sur le plan du travail, l'architecture est rarement fonctionnelle ; elle répond essentiellement à un besoin de logement.

Tout ce qui faisait l'architecture traditionnelle (matériaux, besoins sociaux) a donc quasiment disparu aujourd'hui. Seules subsistent la cellule familiale et la pure fonction de logement. L'architecture n'est donc plus soumise à des contraintes. Si je prends les maisons Phénix, elles me disent simplement : "Basques, voici votre maison"... C'est ce que j'appelle la non-architecture..."

"Des responsabilités à définir"

"Les architectes se sont, jusqu'aux années 1982-1983, désintéressés du marché de la maison individuelle parce qu'il était beaucoup plus rentable pour eux du faire du collectif".

"Il me paraît important de parler d'architectures et surtout pas d'architectes. L'architecte, de toute façon, est le bouc émissaire de cette société qui fait, de l'architecture, une non-architecture..."

La loi de 1977 sur l'architecture exige la signature de l'architecte uniquement sur

les demandes de permis de construire de plus de 170 m². Nous sommes dans une société qui n'a pas eu le courage politique, pour des raisons démagogiques d'imposer aux architectes d'intervenir à tous les niveaux de la construction. C'est un problème de société et non d'architectes. Alors, ne parlons plus d'architectes mais plutôt de l'architecture et de l'art de vivre que nous voulons avoir... !"

"Dans le secteur rural, seulement 10% des permis de construire sont signés par des architectes ; les autres sont signés soit par les maîtres d'oeuvre, soit par les particuliers eux-mêmes. Comment renverser cette tendance ? Depuis une dizaine d'années, je suis avec assiduité et reste fidèle à tout débat sur l'architecture mais je constate aussi que ce sont toujours les mêmes architectes qui sont présents. Malheureusement, ce sont pas eux qui signent la plupart des projets que l'on voit".

"Le rapport de force est parfois décisif : on va embêter M. Untel qui veut une lucarne sur son toit mais on ne va pas empêcher la société "But" ou "Schell" de construire n'importe quoi ou les restaurants américains de se développer partout avec un style stéréotypé d'une agression provocante".

"Je me sens moi aussi agressé par certains bâtiments, comme par exemple celui de l'E.D.F à Bayonne... Les règles s'imposent-elles de la même manière pour les bâtiments administratifs ou les services importants ?"

IDENTITE ET MODERNITE

"Quand je pratique l'autoroute, je vis comme une agression le bâtiment des locaux des autoroutes à Bidart, de même que l'aéroport qui n'exprime absolument rien du Pays Basque. Il y a pourtant à cet endroit un énorme brassage de gens mais qui ne garderont aucun souvenir de ce que représente l'architecture du Pays Basque. Les bâtiments sont très beaux, bravo pour la création architecturale mais, pour moi, ils seraient aussi bien à Nanterre ou à la Défense."

"Au siècle dernier, l'hôtel du Palais à Biarritz a exactement posé le même problème. Pourtant on le garde maintenant comme un bâtiment qui classe une certaine époque. Il en va de même pour le Casino à Hendaye. Chaque période a une façon de présenter ce qu'elle ressent. Le bâtiment des autoroutes à Bidart est moderne parce que la voiture est moderne et que nous sommes sur une route moderne."

L'HABITAT : UN CORPS, UNE AME

"Je voudrais apporter un témoignage sur quelques petits villages comme Arbonne ou Arcangues. On voit actuellement, à Arbonne par exemple, des toits à 4 pentes et des tours qui naissent un peu partout. Dans deux cas de constructions que je connais bien, suivies par des architectes, la municipalité a, pour une fois, essayé de s'y opposer mais on lui a répondu qu'elle n'y connaissait rien. Le fait est que ces maisons, à leur corps défendant, se construisent. Alors, faire évoluer la maison basque, je veux bien mais en respectant certaines choses, le toit à deux pentes par exemple. Si on continue à voir des tours et des mas de Provence, comme à Arcangues où la population provenant de la Côte d'Azur a apporté son architecture, les villages finiront par ressembler à certaines banlieues des grandes villes du Nord et pendant leur caractère basque".

"Il faut, me semble-t-il poser le problème par "l'intérieur". Lors d'un débat sur l'architecture, cet été, à Mauléon, une touriste présente dans le public disait : "Vos maisons d'autrefois avaient une âme, il faut que celles du futur aussi aient une âme". C'est par ce biais là qu'il faut chercher une solution et ne pas simplement s'arrêter aux formes. Des maisons à 4 pentes, il y en a dans le patrimoine basque (maisons du XIXème siècle). Allons au delà des formes extérieures pour essayer de comprendre l'architecture par "l'intérieur" ".

"Je suis, moi, architecte et je trouve pourtant qu'on parle exclusivement de l'enveloppe de la maison. Alors qu'il a été bien souligné au départ que les maisons basques étaient issues d'une vie pastorale, fermière ; qu'elles avaient été conçues en tant que telles.

Il faudrait aujourd'hui savoir se questionner sur notre manière de vivre. Si on en arrive toujours inévitablement aux banlieues, aux pavillons, à toutes ces formes d'urbanismes, c'est qu'il faut interroger de plus près notre façon de vivre. Peut être, de ce côté-là, est-ce un cul de sac."

"L'habitat signifie des façons d'occuper l'espace, de jouir du paysage, de tirer des ressources, de se fatiguer le moins possible, de pouvoir être heureux. Cet habitat, au Pays Basque, n'était pas fait par des architectes, on ne savait pas ce qu'était l'architecte. Lorsque, en tant qu'ethnologue, je vais à l'intérieur du Pays Basque,

je rencontre d'anciens constructeurs de maisons qui sont des fils de charpentiers, des fils de maçons ou autres. Ils ne dessinaient pas, le mot "plan" n'existe même pas dans leur vocabulaire. C'est vous dire combien ils étaient peu architectes ! Mais par contre, on s'identifiait à leurs productions, y compris à celles du XIXème où les charpentiers faisaient venir tous les matériaux modernes : systèmes de moisage, parpins. Ils ont rénové de fond en comble l'habitat. Je dis bien : **l'habitat...** Ce qui signifie que ces gens étaient porteurs de notre goût de vivre, de nos maniaqueries, de nos travers, de nos joies et de nos bonheurs. Ils ont créé des espaces que nous avons investi pour notre bonheur.

Quand, à partir de la fin du XIXème siècle, une certaine bourgeoisie a voulu occuper la côte et construire des maisons basques, elles s'est trouvée des architectes qui sont venus très sérieusement travailler (Godbarge et autres ont fait des recensements en profondeur, des catalogues, ils ne sont pas "partis au hasard"). Ces architectes ont fabriqué du néo-basque. Ils n'ont pas créé des fermes basques, ils ont créé à partir d'archétypes et, depuis, nous vivons, de dégringolade en dégringolade, en copiant et recopiant continuellement ces façons de faire".

DES SOLIDARITES A RECREER

"Qui, aujourd'hui, entretient des relations de voisinage dans ces sites ou pavillons construits en séries où nous sommes parkés les uns à côté des autres et où nous ne connaissons notre voisin que pour l'avoir vu sur le palier ? Je vis à Bordeaux, je connais mes voisins de droite et de gauche, du dessus et du dessous peut-être, mais c'est tout... Peut-être faut-il en revenir à ces notions essentielles de voisinage et recréer une vie associative".

"Je parle au nom du C.O.L. coopérative d'H.L.M. qui construit de l'habitat en accession à la propriété et aussi en locatif social. Nous avons réalisé, il y a quelques mois, un très beau petit bâtiment de 6 logements. Au bout de quelques semaines les premiers voisins se sont "foutus sur la gueule". Monsieur, vous avez effectivement raison, mais l'usager est le premier concerné, dans son sens des responsabilités. Je ne pense pas que ce soit l'architecte ou l'urbanisme qui donne un sens à la vie individuelle de chaque citoyen ; c'est l'inverse... Le premier travail à effectuer, c'est le travail sur soi : mieux se respecter pour respecter beaucoup mieux autrui".

LE PATRIMOINE : UN OUTIL AU SERVICE DU FUTUR

"Le patrimoine m'intéresse dans la mesure où il permet d'interroger le présent et de mettre en perspective le futur. S'il doit servir à figer aussi bien des sites urbains, des bâtiments que des paysages (car le discours entretenu sur la maison peut très bien s'appliquer aussi en paysage) et à reproduire des schémas paysagers qui correspondent à des situations historiques, économiques ou sociales, il ne m'intéresse pas. Par contre, il me paraît important de mettre en évidence l'intérêt documentaire de ce patrimoine. Je tiens particulièrement à souligner l'intervention des universitaires qui ont éclairé les notions de propriété environnant l'etxe. Quand on essaie de légitimer aujourd'hui la production de la maison individuelle dans des lotissements, on se pose la question de savoir si elle correspond exactement à la même notion de propriété que celle qui a servi à l'édification de la maison dite "etxea" "

HABITER DEMAIN

Alors, pourquoi ne pas penser un habitat qui, avec un système de garde-fous, nous permettrait de nous reconnaître les uns les autres, un habitat un peu à notre image et à notre dimension et insérée dans notre histoire ? Mais je plaide aussi de toute force la montée en puissance d'architectes qui seraient de véritables vagabonds, de véritables bohèmes, de véritables prophètes. Il faut ouvrir les fenêtres, il faut que nous éclations complètement, l'art architectural doit représenter ce que nous sommes. Et nous ne sommes pas des gens du XVIIème siècle, nous n'avons pas de perruque, nous ne roulons pas en diligence, ni non plus à dos de mule... Nous avons besoin de gens qui soient vecteurs de notre identité, qui nous projettent déjà dans un siècle futur, de gens à considérer à part entière, à considérer autant que ceux qui nous rassurent en fournissant une sorte de moyen terme où la création convient un peu à tout le monde.

EUSKAL KULTUR ERAKUNDEA



INSTITUT CULTUREL BASQUE

Euskal Kultura sustengatzen duen Herriarteko Sindikata eta Euskal Kultur Elkarteak partaide. Estadao, Pyrénées-Atlantiques departamenduko Kontseilu Orokorra, Akitania Eskualdeko Kontseilua sustengatzaile.

Avec le partenariat du Syndicat Intercommunal pour le Soutien à la Culture Basque et celui des Associations Culturelles Basques. Subventionné par l'Etat, le Conseil Général des Pyrénées-Atlantiques, le Conseil Régional d'Aquitaine.